

Charles De Coster

La Légende d'Ulenspiegel

D O S S I E R

P É D A G O G I Q U E



■ ARCHIV
ES & MUS
EE DE LA LITT
ERATURE

Pour s'assurer de la qualité du dossier, tant au niveau du contenu que de la langue, chaque texte est relu par des professionnels de l'enseignement qui sont, par ailleurs, membres du comité éditorial Espace Nord : Françoise Chatelain, Rossano Rosi, Valériane Wiot. Ces derniers vérifient aussi sa conformité à l'approche par compétences en vigueur dans les écoles francophones de Belgique.

Le dossier est richement illustré de documents iconographiques soigneusement choisis en collaboration avec Laurence Boudart, directrice adjointe des Archives & Musée de la Littérature.

Ces images sont téléchargeables sur la page dédiée du site **www.espacenord.com**.

Elles sont soumises à des droits d'auteur; leur usage en dehors du cadre privé engage la seule responsabilité de l'utilisateur.



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

© 2016 Communauté française de Belgique

Illustration de couverture : © Pieter Brueghel le Jeune, *La danse de noces en plein air*, 1624

Mise en page : Charlotte Heymans

Charles De Coster

La Légende d'Ulenspiegel

(roman, n° 113, 2016)

D O S S I E R
P É D A G O G I Q U E

réalisé par Stéphane Carlier



■ ARCHIV
ES & MUS
EE DE LA LITT
ERATURE

Table des matières

1. L'auteur	6
1.1. Éléments biographiques	6
○ La Société des Joyeux	7
○ La revue « Uylenspiegel ».....	9
○ Naissance des œuvres.....	10
1.2. Son œuvre	11
2. Le contexte de rédaction	12
2.1. Contextes de l'émergence de la littérature belge	12
○ Un romantisme national	12
○ Le réalisme contestataire	14
2.2. Naissance d'un texte fondateur : une origine moyen-âgeuse et tapageuse	14
3. Le contexte de publication	15
3.1. Un chef-d'œuvre rejeté	15
3.2. Raisons de cet accueil défavorable	20
3.3. Un succès mondial posthume et... une méconnaissance toujours actuelle !	20
4. Le résumé	23
4.1. Structure globale	23
4.2. L'histoire	23
5. L'analyse	24
5.1. Langue et style	24
○ Les archaïsmes.....	24
○ Le style : liberté et poésie.....	25
○ Répétitions et refrains	26
○ Le flamand (et l'imaginaire de la Flandre).....	27
5.2. Entre légende et Histoire	29
○ Un titre complexe.....	29
○ Un genre indéfinissable.....	30
5.3. Thèmes	32
○ Le peuple, le politique et la soif de liberté	32
○ La religion	34
○ Présences du « fantastique ».....	35
5.4. Les personnages	35
○ Thyl Ulenspiegel.....	36
○ Lamme Goedzak	38
○ Nele	39
○ Katheline	39
○ Claes et Soetkin	40
○ Philippe II.....	41

6.	Les séquences de cours	42
6.1.	Positionnement politique de De Coster	42
o	Se documenter	42
o	Approche interdisciplinaire	42
6.2.	Positionnement littéraire de De Coster	43
o	Particularités linguistiques (langue et style).....	43
o	Particularités descriptives : le portrait.....	45
6.3.	Positionnement historique de De Coster	46
7.	La documentation	49
7.1.	Titres consultés	49
7.2.	Éditions de La Légende d’Ulenspiegel	50
o	Éditions originales	50
o	Éditions modernes.....	50
8.	Annexes	51
8.1.	Annexe 1 : éléments d’histoire littéraire	51
o	1830-1918 : période « centrifuge » / « thèse »	51
o	1918-1960 environ : période « centripète » / « antithèse ».....	51
o	Fin des années 1960 : période de « synthèse »	51
8.2.	Annexe 2 : quelques événements historiques majeurs	52
8.3.	Annexe 3 : documentaire « La légende continue : Ulenspiegel, 150 ans après De Coster »	54

1. L'auteur



Portrait photographique de Charles De Coster par Armand Dandoy © Doc. AML

1.1. Éléments biographiques

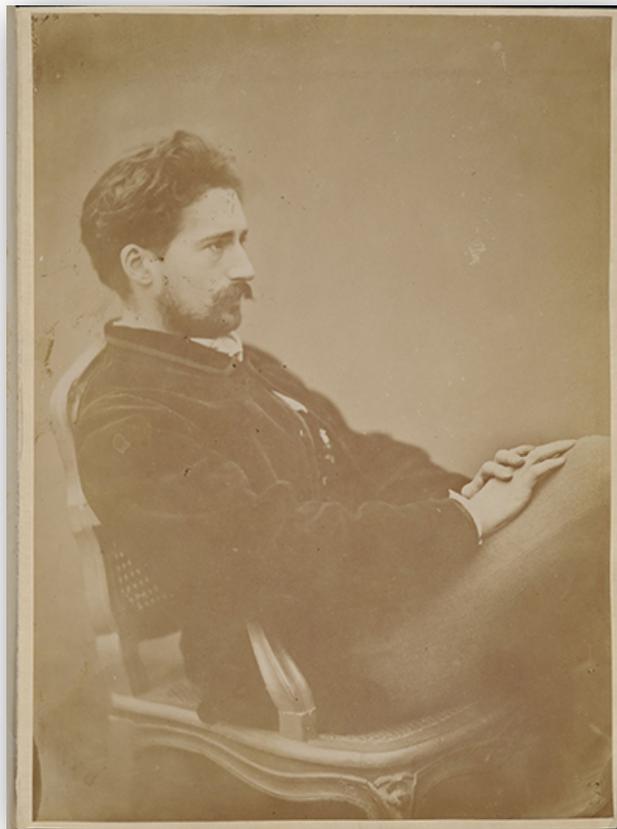
Charles-Théodore-Henri De Coster naquit à Munich le 20 août 1827. Son père, un Flamand de Ypres, était intendant de l'archevêque de Tyr, comte Mercy d'Argenteau, nonce apostolique de Bavière. Sa mère, Anne Marie Cartreul¹, une Wallonne de Huy. De retour à Bruxelles, le couple a un second enfant, Caroline. Quand Charles a sept ans, son père meurt. Charles fait ses humanités gréco-latines au Collège Saint-Michel (1836-1844) où il reçoit un enseignement catholique traditionnel et, à dix-sept ans, il entre comme employé à la Société Générale dont il démissionnera en 1850 parce que « la vie d'employé ne [lui] convenait en aucune façon² ».

¹ Elle est ensevelie à côté de son fils Charles au cimetière d'Ixelles.

² DE COSTER Ch., *Souvenirs de Collège*, Bruxelles, Archives des Joyeux, 1847/48 (cité dans HANSE J., *Charles De Coster*, Bruxelles, La Renaissance du livre, 1928, p. 4).

○ La Société des Joyeux

Il fonde avec quelques amis la *Société des Joyeux*, à Ixelles, le 15 septembre 1847, dont le but « d'encourager les essais littéraires de ses membres » (article 1 du Règlement) ne fut pris à la lettre que par De Coster lui-même. Son rêve est de « devenir **le premier grand écrivain** d'une littérature encore bien éloignée d'avoir fait ses preuves³ ». Il y fait ses premières armes, écrivant textes et poèmes d'un **romantisme** exalté, sensibles aux injustices sociales de son temps et volontiers anticléricaux. Il y rencontre aussi le célèbre dessinateur et illustrateur Félicien Rops⁴.



Portrait photographique de Félicien Rops,
probablement de Charles Neyt (vers 1865) © Doc. AML

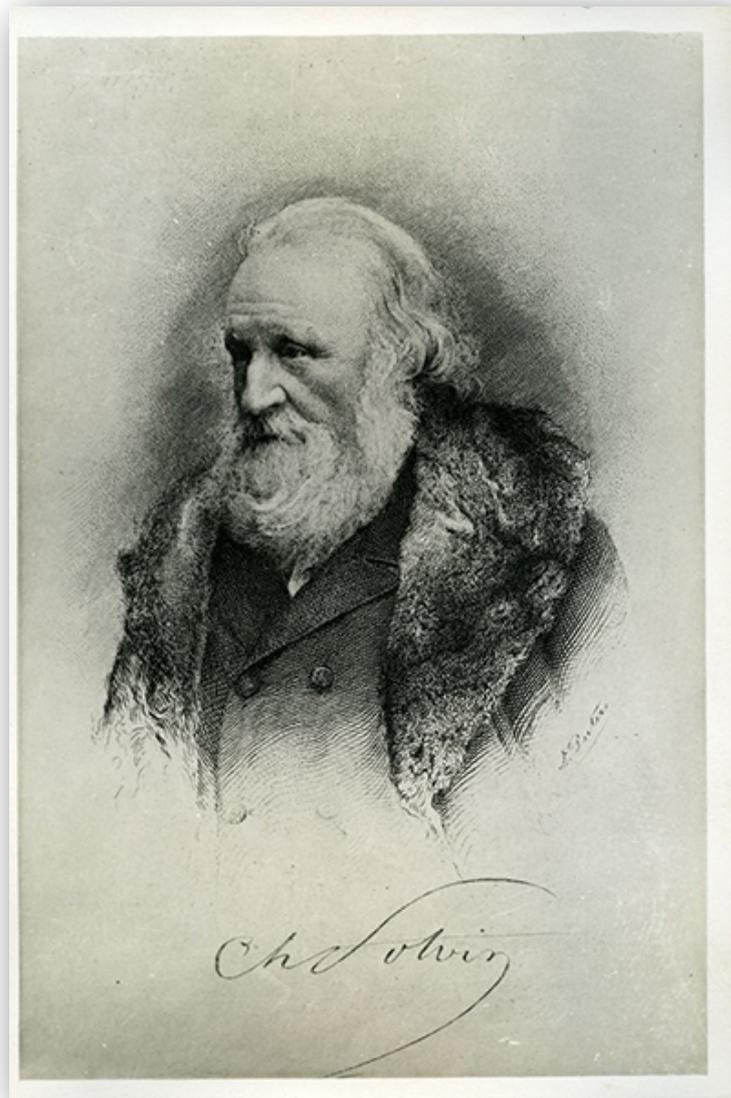
Il s'inscrit en 1850 à l'ULB pour n'obtenir le grade de candidat en philosophie et lettres qu'en 1855. Les distractions furent nombreuses : les cercles artistiques, l'écriture de ses premiers textes et surtout la rencontre d'Elisa Spruyt (une amie de sa sœur) pour laquelle il nourrit une longue et pénible passion romantique qui dura de 1851 à 1858. Elisa revivra, idéalisée, sous les traits de Nele.

³ TROUSSON R., *Charles De Coster, journaliste à l'Uylenspiegel*, Bruxelles, éditions Espaces de Liberté, 2007, p. 9.

⁴ On se souvient qu'il a illustré *Les Fleurs du Mal* de Baudelaire.

En littérature, il privilégiait surtout les écrivains **romantiques**, rêveurs et souffrants⁵ mais il tournait aussi son regard vers la **peinture flamande**, vers l'histoire, vers les **littératures germaniques**.

Son passage par l'ULB lui aura fait découvrir le **XVI^e siècle**, la **libre-pensée**, la **franc-maçonnerie** (il sera initié en janvier 1858), les idées de Quinet et de Proudhon. Sa rencontre avec Charles Potvin, anticlérical acharné, socialiste avant la lettre, le conduira vers un **certain rejet de l'esprit français et un goût pour la sentimentalité et l'authenticité allemandes** (ce qui ne l'a pas empêché de lire avec passion les œuvres françaises).



Portrait de Charles Potvin par L. Peeters © Doc. AML

⁵ HANSE J., *Charles De Coster, op. cit.*, p. 5.

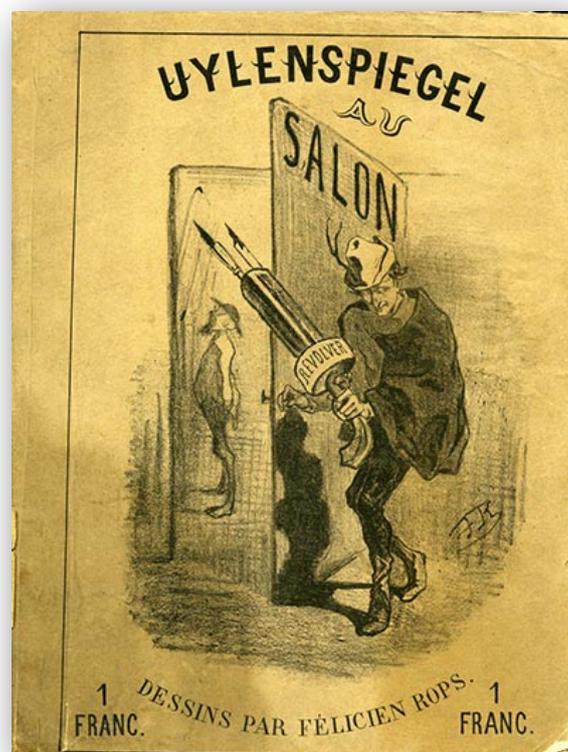
Sa foi candide pour des lendemains de **justice**, son soutien à la **condition féminine** (après avoir lu George Sand qu'il admire), au droit à la **liberté**, à **l'amour** contre les exigences de l'Église, se retrouveront dans ses œuvres futures.

o La revue « Uylenspiegel »

Au moment de fonder avec Félicien Rops et quelques amis, en 1856, l'hebdomadaire culturel, politique et satirique *Uylenspiegel*, De Coster possède déjà un certain bagage sur le plan politique et social et les milieux progressistes l'ont nettement marqué.

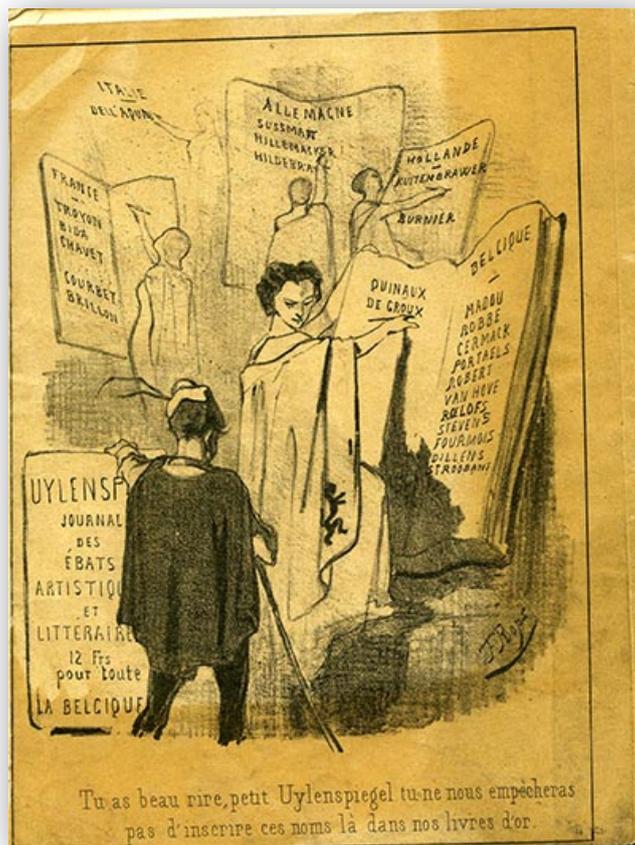
La symbolique du titre de ce journal du dimanche est révélatrice de l'état d'esprit de ces trentenaires wallons. À travers *Uylenspiegel*, ils déclarent :

- leur **fantaisie** (« Notre journal, œuvre de fantaisie pure, n'a point l'ambition de satisfaire un besoin social jusqu'à présent inassouvi. Nous paraissions pour paraître. La fantaisie a-t-elle des lois et des raisons d'être ? ») ;
- leur intention de **s'affranchir de l'influence française** (« Nous ne voyons autour de nous que réverbération de l'esprit français : c'est un écueil que nous tâcherons d'éviter [...]. La Belgique et les faits qui la concernent tiendront la première place dans notre publication ; nous avons choisi un titre belge », peut-on lire dans le premier numéro).



Couverture de *Uylenspiegel au salon* (recto), par les auteurs des *Cosaques*, revue de l'Exposition de 1857, dessin de Félicien Rops (Bruxelles, La Société des Joyeux, 1857)

© Doc. AML



Couverture de *Uylenspiegel au salon* (verso), par les auteurs des *Cosaques*, revue de l'Exposition de 1857, dessin de Félicien Rops (Bruxelles, La Société des Joyeux, 1857)
© Doc. AML

La revue privilégie la fantaisie et un « art vrai », plus proche de la nature. On se veut artiste et littéraire mais soucieux d'une stricte neutralité ; la revue se tient en effet pour un temps en retrait des questions religieuses ou politiques et des grands débats du moment autour du réalisme. De Coster y écrira beaucoup d'articles qui témoignent de sa passion de **jeune progressiste libéral**. Le 2 février 1862, le journal expose son credo qui n'est pas sans faire songer à *La Légende* : « S'il faut faire une déclaration de principes, nous la ferons courte : ni les dieux, ni les saints, ni les papes, ni les princes, empereurs ou rois ne seront nos amis. »

○ Naissance des œuvres

Mais c'est aussi dans *Uylenspiegel* qu'il publiera un texte qui deviendra sa première légende flamande (*Blanche, Claire et Candide*). Une sorte de **poème en prose** dont la langue est déjà légèrement **archaïsante**. Un défi qu'on lui lance le pousse à écrire sa deuxième légende flamande (*Les frères de la Bonne Trogne*⁶) où le **fantastique** et le **réalisme** prennent plus de place ainsi que **l'humour**.

⁶ Un nom que l'on retrouvera dans *La Légende* (p. 82).

Ses amis lui demanderont alors de « reconstituer » la légende... du patron tutélaire de la revue ! C'est sans doute pourquoi sa troisième légende (*Smetse Smeë*), qui fait une place plus grande encore au **fantastique**, flagelle déjà **Philippe II et l'Inquisition**.

En 1861, paraissent les *Contes brabançons*. Si *Les légendes flamandes* renouvelaient des contes populaires flamands en style **archaïque**, et une langue imitée de **Rabelais**, les *Contes* sont écrits dans la langue courante du XIX^e siècle. On y perçoit plus la double influence du **romantisme et du réalisme**.

En 1860, il est nommé aux Archives du Royaume à la Commission chargée de publier les lois anciennes, ce qui lui permettra de se documenter aux sources originales (comme sur les manifestations de fanatisme religieux et les procès de sorcières). Il y restera jusqu'en 1864. En 1870, il devient professeur d'histoire générale et de littérature française à l'École de guerre et répétiteur à l'École royale militaire.

Il publiera encore quelques textes et un roman, *Le Voyage de noces*, un roman réaliste plus conforme aux canons réalistes de l'époque, mais qui ne lui apportera aucun succès.

Il meurt dans la misère à Ixelles, rue de l'Arbre-Béni, le 7 mai 1879.

1.2. Son œuvre

- *Les légendes flamandes* (1857)
- *Contes brabançons* (1861)
- *La légende et les aventures héroïques, joyeuses et glorieuses d'Ulenspiegel et de Lamme Goedzak au pays de Flandre et ailleurs* (1867)⁷
- *Le Voyage de noces* (1872)

Dans *Les légendes flamandes* (1857) et les *Contes brabançons* (1861), il plonge dans les traditions centrales (Flandres et Brabant) du pays et s'essaie à un usage singulier de la langue. Toutes choses qui trouveront leur ampleur et leur génie dans *La Légende d'Ulenspiegel* (1867).

La **révolution littéraire** de cet ouvrage en cinq livres, qui accomplit en fait le rêve identitaire du XIX^e siècle, ne sera reconnue par ses pairs qu'après sa mort et mit encore bien plus de temps à être acceptée en France.

Pour résumer, De Coster représente un nouveau parcours dans l'histoire littéraire : sorte de raté social, bohème, perpétuellement en manque d'argent, il se livre à de petits travaux et fréquente des sociétés mi-bacchiques, mi-politiques (dont la « Société des Joyeux ») qui rassemblent des bourgeois libéraux progressistes.

⁷ Le titre de la première édition de 1867 était en réalité *La Légende d'Ulenspiegel*. Ce sera l'édition de 1869 qui portera ce nouveau titre (cf. *infra*, section « Le contexte de publication »).

De Coster fréquente aussi les milieux de la franc-maçonnerie, de la libre-pensée. Il apparaît comme une sorte d'indécis permanent façon **romantique**, rempli de grandes ambitions, en particulier celle de devenir un grand écrivain.

De Coster est donc un personnage proche de milieux progressistes, en faveur du **réalisme** et donc en rupture avec l'idéologie dominante.

Il s'inscrit dans une certaine **marginalité**.

2. Le contexte de rédaction

2.1. Contextes de l'émergence de la littérature belge

○ Un romantisme national

Rappelons qu'il n'existait pas de tradition littéraire mais, après 1830, il existe une réelle volonté politique de se donner une « indépendance littéraire ».

Les débuts de la littérature belge sont marqués, comme pour toute littérature francophone émergente, par le rapport ambigu avec le centre parisien⁸. Il s'agissait pour la Belgique nouvellement créée, à l'heure même où éclatent le romantisme et le nationalisme qui l'accompagnent, de se placer sur la scène internationale et d'être reconnue comme un vrai État par les autres pays européens. Se donner une littérature était l'une de ces nécessités.

Jean-Marie Klinkenberg⁹ distingue trois périodes d'une histoire dominée par les rapports avec le voisin français et son champ littéraire. Jusqu'en 1914, la période est dite « centrifuge » : les auteurs ont la volonté de construire une littérature nationale distincte de celle de la France¹⁰. Cela conduira à « une survalorisation paradoxale de la composante culturelle flamande du pays, sans cesse convoquée comme définitoire d'une identité belge qui ne trouve pourtant son expression légitime qu'en français¹¹ ».

D'une part, les écrivains du XIX^e siècle vont mettre l'accent sur la différence périphérique belge afin que cette littérature émergente ne puisse pas être ramenée à une simple « littérature française sur territoire belge¹² ». On va jouer la carte nordique et se réfugier vers « le Nord » et la germanité.

D'autre part, comme la naissance de la Belgique coïncide avec le triomphe du romantisme en France, les écrivains belges seront fortement et durablement influencés par ce mouvement.

⁸ Pour plus de détails sur l'émergence de la littérature belge et de ses rapports à la France et à l'Allemagne, nous invitons le lecteur à se plonger dans la lecture de DENIS B. et KLINKENBERG J.-M., *La Littérature belge. Précis d'histoire sociale*, Bruxelles, Espace Nord, n° 211, 2005.

⁹ Cf. *infra*, sections « Annexe 1 » et « La séquence pédagogique ».

¹⁰ Notion de « l'âme belge » définie par Edmond Picard : mélange des tempéraments latin et germanique qui se rencontrent sur son territoire ; la Belgique se distinguerait par une « nordicité » qui imprégnerait toute la production littéraire.

¹¹ KLINKENBERG J.-M., « La production littéraire en Belgique francophone : esquisse d'une sociologie historique », in *Littérature*, n° 44 : « L'institution littéraire II », 1981, pp. 31-55.

¹² Ce qui permet d'expliquer également l'intérêt des écrivains belges de cette époque pour les romantismes allemand et anglais.

Les réfugiés français (dont Victor Hugo) arrivés en Belgique après le coup d'État de Napoléon III ont pérennisé la présence d'un **romantisme social** en Belgique. Cette conception de la mission sociale de l'écrivain va jouer en plein avec la volonté politique d'affirmation nationale de ce jeune pays. On ne trouvera pas en Belgique d'opposition au pouvoir comme les romantiques français ont pu la concevoir. C'est pourquoi le romantisme en Belgique est souvent qualifié de « national ».

Autre conséquence de cette influence, le **roman historique**¹³, le genre romantique par excellence, sera abondamment pratiqué par les écrivains belges mais n'aura rien de très bon ni de très original¹⁴. Cette vague durera jusque vers 1870 (donc plus tard qu'en France où le romantisme se « termine » vers 1850).

Un autre aspect du romantisme belge tient dans le rejet des libertés romantiques françaises quant à la **forme littéraire** (refus des règles des trois unités, de la distinction des genres). Autrement dit, la bourgeoisie belge ne veut pas suivre ce modèle révolutionnaire romantique : on préfère un style convenu hérité de la rhétorique classique. C'est ce style convenu, « poli », dont se moque la célèbre « Préface du hibou ».

Libéraux, démocrates et francs-maçons étaient tous fascinés par le XVI^e siècle : leur combat se préfigurait dans les luttes des Gueux contre l'Église et l'oppressive Espagne. Les pièces de théâtre et les romans sur d'Albe, Philippe II, Egmont sont légion à cette époque. Qu'est-ce qui distingue *La Légende* de ces innombrables versions parues depuis 1830 ? La profonde originalité de cette œuvre tient au fait qu'elle a su allier les mythes constitutifs de la littérature belge :

- le XVI^e siècle : époque de Charles Quint, Philippe II, les guerres de religion, la révolte dans les Pays-bas espagnols.
- le lien avec une Flandre imaginaire, utilisée comme repoussoir de l'esprit français : De Coster considère que « l'esprit flamand » doit être à la base de la littérature belge et veut montrer l'aspect positif de la Flandre (on retrouve aussi cette idée dans *Nos Flamands* de Lemonnier en 1869).
- la « langue belge » ou « l'âme belge¹⁵ » comme fusion réussie des langues et cultures latine et germanique. D'où le recours à l'invention d'une langue truffée d'archaïsmes et de flandricismes et l'intégration du récit dans un univers flamand regorgeant de toponymes, de patronymes et de folklores flamands¹⁶.

¹³ Walter Scott (*Ivanhoé*, 1819) ; Alexandre Dumas (*Les Trois Mousquetaires*, 1844) ; Alfred de Vigny (*Cinq-Mars*, 1826) ; etc.

¹⁴ Citons Henrie Moke (avec *Les Gueux de mer*, 1827), Jules de Saint-Genois (*Hembyse*, 1835), Félix Bogaerts (*El Maestro del Campo*, 1839), Maurice Maurage (*Le Capitaine des Gueux*, 1857). Ces romans parlent tous de la guerre dans les Pays-Bas espagnols au XVI^e siècle. Avant De Coster, les auteurs belges considéraient cette époque comme celle où la Belgique aurait pu advenir si la révolution du dernier tiers du siècle n'avait pas raté. Cette lutte pour une naissance politique préfigure celle de la Belgique au XIX^e siècle.

¹⁵ Notion qui ne sera « théorisée » par Edmond Picard qu'en 1897.

¹⁶ BERG Ch., « La Belgique romane et sa Flandre », in BERG Ch. et HALÉN P. (dir.), *Littératures belges de langue française. Histoire & Perspectives (1830-2000)*, Bruxelles, Le Cri, 2000, pp. 389-413.

○ Le réalisme contestataire

Le courant réaliste, correspondant au niveau politique à une position libérale progressiste, s'oppose au romantisme national, correspondant à une position catholique ou libérale traditionaliste. D'où la méfiance des Belges envers le réalisme (liée aussi à une volonté de se démarquer de la France) : au fur et à mesure que le **roman historique** disparaissait, il a été remplacé par le **roman de mœurs**. Mais ce courant reste faible, le public préférant le **conte régional**.

Socialement parlant, De Coster peut être intégré dans le monde du réalisme (voir la revue *Uylenspiegel* et le roman réaliste *Le Voyage de noces*). Mais, par son œuvre, De Coster se situe à un autre niveau :

- ✓ rappelons que le réalisme est censé explorer le contemporain mais De Coster a su donner une **tournure épique au réalisme** : le réalisme se voit confondu avec le XVI^e siècle ;
- ✓ le romantisme national illustre les moments héroïques du passé « national » (le XVI^e siècle) (*cf. Gueux des mers* de Henri Moke) mais De Coster les confond avec le **folklore** et le **burlesque** d'un personnage inventé : le romantisme national est mêlé au folklore.

Il explique d'ailleurs les règles de cette transformation dans la « Préface du hibou », à savoir l'inversion des valeurs (le carnavalesque). De Coster rassemble les thématiques littéraires de son époque et fait exploser tous les codes du traitement de l'histoire. De Coster mime les genres existants pour mieux les miner, c'est-à-dire pour casser de l'intérieur leur cohérence et leur système.

2.2. Naissance d'un texte fondateur : une origine moyen-âgeuse et tapageuse

Recueil de farces attribuées, à la fin du XV^e siècle, au héros mythique allemand Till Eulenspiegel supposé avoir vécu au XIV^e siècle dans le duché de Brunswick, en Saxe. La première édition connue, rédigée en haut allemand et publiée à Strasbourg, date de 1515. Elle a été suivie d'innombrables éditions en Allemagne dans les années suivantes. Mais un imprimeur anversois a donné une traduction flamande (moins complète que l'édition de Strasbourg) dès 1518. Une première traduction en français date de 1532¹⁷.

Le succès de ce personnage donnera naissance, en passant par « ulespiègle », au mot français *espiègle*.

Le héros farceur tourne en ridicule, dans des aventures réalistes, malicieuses et souvent grossières, les nobles, les bourgeois, les artisans, les prêtres et les femmes. Ce recueil aux blagues impertinentes à la manière des fabliaux du Moyen Âge rencontre un large succès

¹⁷ KOOPMANS J. et VERHUYCK P., *Uylenspiegel, de sa vie, de ses œuvres*, édition critique de l'ancien Uylenspiegel français du XVI^e siècle, Anvers, C. de Vries-Brouwers, 1998.

populaire. Il se diffuse dans toute l'Europe et ses farces seront traduites en latin, en anglais, en néerlandais, en danois, en polonais et en italien¹⁸.

Mais le meilleur accueil lui sera fait en Flandre : il sera « naturalisé » car on le fera naître... à Damme (près de Bruges) ! Sans doute a-t-il été « confondu » avec l'un des pères de la littérature de langue néerlandaise, Jacques Van Maerlant, mort à Damme à la fin du XIII^e siècle...

Ces éditions étrangères représentent pour la plupart une figurine symbolique accolée au héros et en font sa signature : **un miroir et un hibou**. Pendant quatre siècles, textes et planches illustrées circuleront dans toute l'Europe.

Le XIX^e siècle, bienveillant à l'égard des légendes populaires, ne l'a pas fait passer de mode : succès non démenti des différentes éditions et des planches les accompagnant. Charles De Coster s'est d'ailleurs inspiré d'une brochure parue à Gand en 1848 *Het aerdig leven van Thyl Ulenspiegel*¹⁹.

3. Le contexte de publication

3.1. Un chef-d'œuvre rejeté

Le roman, illustré de quatorze²⁰ (en réalité quinze) eaux-fortes²¹ dont certaines de Félicien Rops, est publié à Paris chez Lacroix-Verboeckhoven à la fin de l'année 1867, sous le titre *La Légende d'Ulenspiegel*. La prétendue seconde édition (en réalité le texte est identique) paraît en 1869²² et porte le titre *La légende et les aventures héroïques, joyeuses et glorieuses d'Ulenspiegel et de Lamme Goedzak au pays de Flandre et ailleurs*²³. La véritable seconde édition (publiée par Paul Lacomblez) ne paraît qu'en 1893, après la mort de l'auteur. Cette édition corrige des fautes de la première édition²⁴ mais en ajoute également.

¹⁸ HANSE J., *Naissance d'une littérature*, Bruxelles, Labor, coll. « Archives du futur », 1990, p. 51.

¹⁹ *Ibid.*, p. 52.

²⁰ Comme indiqué sur la couverture du manuscrit de la Bnf (consultable en ligne et téléchargeable sur <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6577307f.r=charles+de+coster.langFR>, page consultée le 9 juin 2016). Initialement, le roman devait être entièrement illustré de quarante eaux-fortes de Félicien Rops mais le retard que celui-ci a pris a nécessité le travail de toute une équipe (dont A. Dillens, H. Claeys, Ch. De Groux, etc.) pour réaliser finalement quinze eaux-fortes. Au passage, on remarquera la date de 1868 apparaissant sur la couverture de cet exemplaire de la Bnf (même si le tirage et le brochage de l'ensemble ont été réalisés en 1867), ceci dans le but de « garder plus longtemps l'intérêt de la nouveauté », selon Joseph Hanse (dans son avant-propos de l'édition de 1959).

²¹ Genre de gravure utilisant l'acide nitrique étendu d'eau pour attaquer le cuivre, là où le vernis a été enlevé par la pointe (Le Petit Robert).

²² Pour une étude détaillée de l'histoire des éditions successives et des problèmes soulevés par la comparaison de la première édition et des manuscrits de De Coster, se référer à l'avant-propos de Joseph Hanse dans l'édition de *La Légende*, publiée à La Renaissance du livre en 1959.

²³ La célèbre « Préface du Hibou » ne sera ajoutée que dans l'édition de 1869 qui contient dix-sept eaux-fortes de plus que l'édition de 1867.

²⁴ L'édition de 1867 a été faite dans une certaine urgence, pour des raisons liées essentiellement à la nécessité de paraître avant les étrennes de 1867 et, surtout, de pouvoir concourir pour le Prix quinquennal de la période 1863-1867 (...que De Coster ne remportera pas !).



Illustration de l'édition de 1867 © Doc. AML



Illustration de l'édition de 1867 © Doc. AML

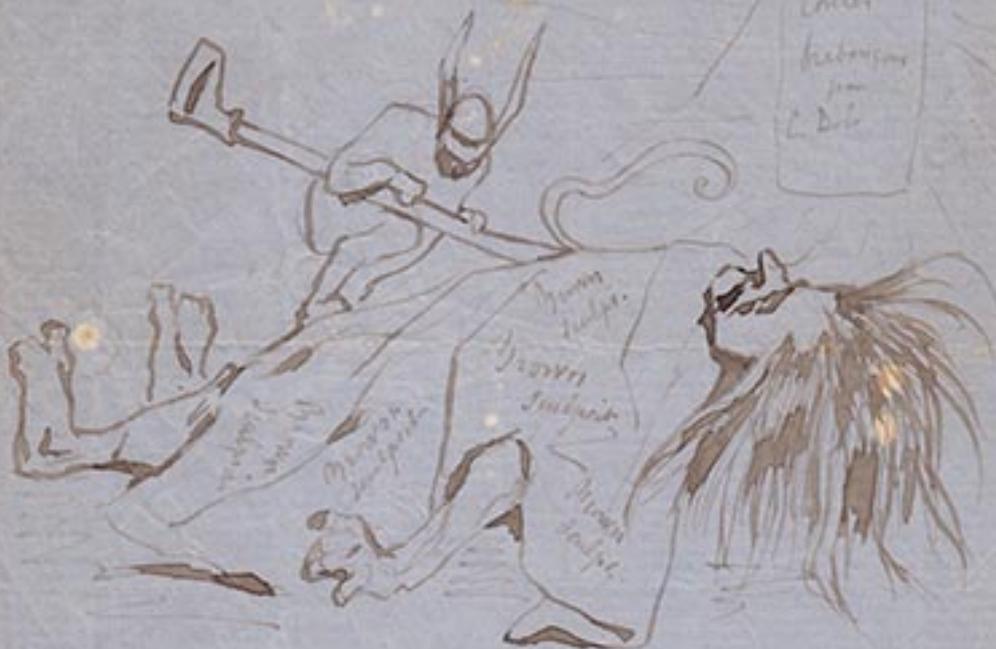
ML 3713/15



Mon cher Rops,

Ton livre est bon, excellent - et très, mais
que les légendes, parce que je te sens
- mais les dessins - ton livre fera
son fait, c'est nous les dessinateurs qui
lui avons attaché le pied au cou
à part le Duvain et la misère
L'ouvrage est bon, quelle joie et quelle
maîtrise nous avons eue... la... Mon
Christus est un ouvrage de goût et
de forme et de bon coup et le Duvain
jusqu'au bout... mais que moi - si
j'étais Parisien, comme je nous engagerais
les dessins de tes volumes, mon cher Rops,
nous montrant - avec maîtrise et la vue
de l'église venant au coup de
Pierre-André... mais je réclame
c'est moi le plus malade !!! je ne
saurais pas répondre dans mes lettres
artistiques de fêtes aussi qu'aujourd'hui
- j'ai l'impression que ton livre fera son

à cause de ses dévotions et de l'attachement
William Brown, qui a vu mille fois
vous et il vous plaît à quelle garde !
Cherement, il est vrai que j'ai signé mes dévotions.
Cela m'est arrivé pour les livres que
est bon.



La nuit je suis que j'ai mis
grâce par Brown (WILLIAM)
(!!!!) — Crois-tu que William ne
choue pas dans les environs de Namur, j'ai des
si bon de la poudre, qui part à cinquante mètres
— un million et si vite aussi — les choses
sont si impudentes, ils se font sans le faire
sans le nommer, car il en a un grand et il est bon
plus de la poudre, j'ai des choses de même.

Charles Potvin comparera plus tard l'édition originale à des manuscrits de De Coster. C'est ce travail de Potvin qui servira aux rééditions faites après 1912. Or, Potvin a souvent préféré les suggestions du manuscrit (où la langue est plus vieillie et comporte encore des tours archaïques) aux épreuves de la première édition que De Coster a retravaillées pour « rajeunir » son texte, supprimer les effets de langue et de syntaxe archaïsants ou rétablir des pronoms et des articles. Ce sera Joseph Hanse qui, à partir de 1928, repartira du texte de l'édition originale et, en le comparant aux manuscrits et aux premières épreuves, établira une édition (1959) plus proche de ce qu'avait sans doute voulu De Coster.



Couverture de l'édition de 1928, illustrations de Peter De Greef,
Maurice Lamertin, Bruxelles © Doc. AML

Cette œuvre de toute une vie ne sera pourtant couronnée d'aucun succès. Mort dans la misère et l'indifférence générale en 1879, De Coster n'émergera dans la conscience littéraire que bien après sa mort. Le milieu littéraire belge enterrera le roman jusqu'à la génération suivante. Ce sera en effet la génération de *La Jeune Belgique*²⁵ et Camille Lemonnier qui reconnaîtront en Charles De Coster un grand écrivain en le proclamant « père des lettres belges ».

²⁵ Nom de la célèbre revue qui va assurer l'acte de naissance de la littérature belge.

Le texte fondateur de la littérature belge de langue française n'a donc pas été perçu lors de sa parution comme une **rupture** ou un **élément fondateur** mais est passé **totale­ment inaperçu**.

Il faudra attendre 1928 pour voir le premier travail universitaire sur *Ulenspiegel*, 1959 pour la première édition corrigée et savante, et 1983 pour le premier volume vraiment accessible dans la collection Espace Nord. En France, l'œuvre ne sera jamais intégrée au panthéon de la grande production du XIX^e siècle.

3.2. Raisons de cet accueil défavorable

Foncièrement académique et conformiste, l'establishment belge récuse, en 1867, cette œuvre originale qui contredit tous les dogmes et les préjugés. La France n'accueille pas mieux cette œuvre dérangement­e qui rompt avec la doxa, si bien intériorisée par les élites belges (pourtant nationalistes) de l'époque : cette œuvre s'écarte trop de Flaubert ou des Goncourt...

La **pluralité de tons** de l'œuvre (archaïsme, modernisme, langage familier, langage élevé, poésie, prosaïsme sont présents dans ce texte polyphonique) et la **complexité de son intrigue**, qui la rendent unique, n'ont pas aidé à son succès.

La Légende d'Ulenspiegel ne répond pas à ce que la société attend de l'œuvre littéraire : trop **complexe** dans son rapport au pouvoir, trop **engagée**, trop **ironique** pour réussir à fédérer un pays autour d'une œuvre identitaire. Œuvre inclassable pour la sensibilité française notamment en raison de la **langue** du roman qui est perçue comme... langue étrangère ! Il s'agit donc bien de la première œuvre belge qui se signale comme **irrégularité langagière et formelle**²⁶.

3.3. Un succès mondial posthume et... une méconnaissance toujours actuelle !

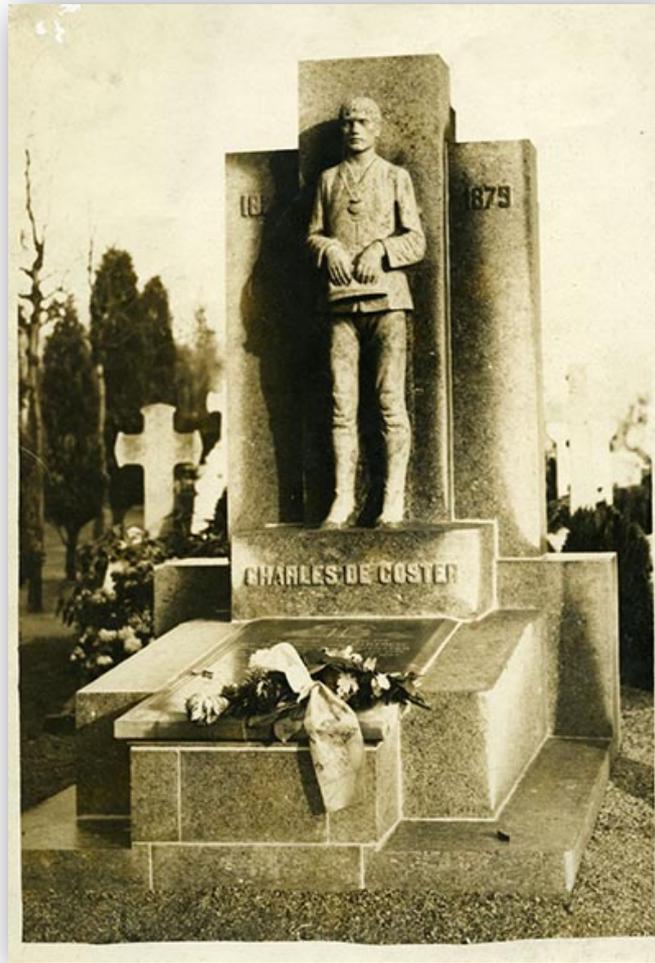
La Légende d'Ulenspiegel finira par s'imposer au monde entier comme un chef-d'œuvre. Il y eut une vingtaine d'éditions en français et une centaine dans les langues européennes. Les réelles qualités littéraires du texte l'ont imposé de l'Amérique à la Russie, de la Suède à l'Espagne.

La Légende influencera les auteurs belges des générations suivantes comme Verhaeren, Eekhoud ou Ghelderode, par son goût pour les paysages, le folklore et les sujets flamands mais aussi par son style et sa création d'une langue nouvelle.

Il est à remarquer que la critique française a toujours ignoré *La Légende*, à l'exception notable de quelques grands écrivains²⁷.

²⁶ QUAGHEBEUR M., « L'invention en français d'une forme non française : De Coster et *La Légende d'Ulenspiegel* », in *Littérature de frontière. Littérature frontalières*, II, n° 2, luglio/dicembre 1992, pp. 65-75.

²⁷ Romain Rolland a publié une étude, d'abord en allemand (tout un symbole !) en mai 1926, qui a été traduite en français dans *Europe* en 1927 (t. 13, pp. 5-22) et qui a servi de préface à des rééditions de *La Légende* (coll. « Classiques de la littérature mondiale », 1936 ; coll. « Hier et aujourd'hui », 1949). Cette préface est disponible sur Gallica (<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k74020.r=charles+de+coster.langFR>, page consultée le 9 juin 2016). Georges Duhamel dans *Le Figaro littéraire* du 6 juin 1953 disait : « Je tiens Thyl Ulenspiegel pour un



Monument en l'honneur de Charles De Coster,
photographie de Edouard de Valeriola (1927) © Doc. AML

L'œuvre aura un succès plus rapide dans les pays de l'Est entre 1920 et 1970 sans doute dû, en partie, à son esprit démocratique et anticlérical²⁸.

Elle aura de nombreuses interprétations, imitations, suites, dramatiques, cinématographiques (dont le film russe de A. Alov et V. Naoumov (1977) et le film français de Gérard Philipe (1956)) ou lyriques (poème symphonique *Till l'espiègle* de Richard Strauss (1894)²⁹).

ouvrage qui demeurera au premier rang de nos grandes chansons de geste entre *La Chanson de Roland* et le *Kalevala*, entre le *Nibelungenlied* et *L'Iliade*. »

²⁸ Hanse montre que cet esprit anticlérical peut surtout expliquer pourquoi cette œuvre a difficilement percé dans certains milieux où elle pouvait être considérée comme un pamphlet (cf. avant-propos de l'édition de 1959 revue par Joseph Hanse, Bruxelles, La Renaissance du livre).

²⁹ À visionner sur Youtube : www.youtube.com/watch?v=S7O9Oa22nsQ (page consultée le 9 juin 2016).

Signalons encore les bandes dessinées de Willy Vandersteen (*La Révolte des Gueux*, 1982) et de D. Battaglia et P. Zanotto (*Thyl l'espiègle*, 1977).



La Légende d'Ulenspiegel, d'après Charles De Coster,
spectacle mis en scène par Guy Pion et Philippe Dupont (Le Botanique, Bruxelles, 1984)
© N. Hellyn/AML

4. Le résumé³⁰

4.1. Structure globale

L'histoire se déroule au XVI^e siècle sous Philippe II (siècle des guerres de religion). Ulenspiegel est le fils d'un charbonnier (Claes) qu'on a brûlé au nom de l'Inquisition. Il veut le venger et entreprend un long voyage avec Lamme Goedzak. Ce voyage se perd parfois dans d'innombrables micro-récits, des aventures dans un style proche du *Roman de Renart*.

Les cinq livres de *La Légende* sont subdivisés en un nombre variable de chapitres (de 10 à 81) : ils comportent quelques lignes ou quelques dizaines de pages. Ceux-ci constituent des unités thématiques construites autour d'un événement ou d'un personnage (ou d'un groupe de personnages) mais aussi des unités stylistiques auxquelles certaines techniques (paragraphes construits comme des versets, anaphores en « et », répétitions diverses) confèrent une grande homogénéité. Les chapitres sont formés de paragraphes qui se font parfois écho l'un à l'autre : des liens et des fils tissent toute l'œuvre donnant parfois l'impression de lire un **poème en prose**.

La Légende est le lieu d'une **double quête** : celle de Thyl et de son faire-valoir Lamme. Deux autres trajectoires importantes sont celles de Nele et de sa mère Katheline. Les **thèmes** sont eux-mêmes **doubles**³¹ :

- **collectifs** : les guerres dans les Pays-Bas espagnols au XVI^e siècle ;
- **individuels** : histoire de Thyl et de sa famille.

4.2. L'histoire

Thyl Ulenspiegel naît à Damme, en Flandre, sous le règne de l'empereur Charles Quint, le même jour que le futur Philippe II. Le protestantisme se répand alors aux Pays-Bas. Sa famille est pauvre (**Claes**, le père, est charbonnier) mais heureuse. Pour avoir tenu des propos contre la religion catholique, Thyl doit se rendre en pèlerinage à Rome pour implorer le pardon du pape. Pendant ce voyage, il est l'auteur de nombreuses farces et commet quelques infidélités à sa fiancée, **Nele**, la fille de **Katheline**, la « bonne sorcière », qui leur a annoncé un destin merveilleux. Arrivé à Rome, le pape lui pardonne et Ulenspiegel prend le chemin du retour. Pendant ce temps, à Damme, Katheline a subi la torture du feu et est devenue folle (elle est accusée d'avoir empoisonné une vache qu'elle cherchait en réalité à soigner). Claes est condamné à mort par l'Inquisition pour hérésie. On torture Thyl et sa mère afin de découvrir où se trouve le trésor de Claes (un cadeau de Josse, son frère hérétique). **Soetkin**, la mère, meurt de ses souffrances et de chagrin. Les sortilèges de Katheline donnent une vision à Thyl et à Nele : celle des mystérieux « Sept » que Thyl doit retrouver...

Avec le premier livre, les liens familiaux sont défaits : la mort de Claes et de Soetkin transforme Thyl en **révolutionnaire**. Il jure de venger ses parents et de **délivrer la Flandre**

³⁰ Cf. *infra*, section « Annexe 2 », pour un résumé historique sur le XVI^e siècle en lien avec le roman.

³¹ Nous verrons dans l'étude des personnages que les missions des personnages sont elles-mêmes doubles.

de l'envahisseur étranger. Dans ce but, il rejoint, avec son ami **Lamme** (qui recherche sa femme), l'armée de **Guillaume I^{er} d'Orange**, les « Gueux ». Ils sillonnent le pays et se mêlent aux combats pour libérer les Pays-Bas. Les farces de Thyl ciblent les moines fanatiques, les espions à la solde des Espagnols ; il apporte son aide aux Gueux rebelles et de l'argent qu'il escroque à leurs ennemis.

Le livre III montre un durcissement dans les affrontements avec l'arrivée du duc d'Albe qui tente de mater les révoltés. Thyl se bat, repasse par Damme qu'il débarrasse d'un loup-garou (en réalité, le poissonnier qui avait dénoncé Claes).

Le livre IV expose les luttes sur mer ou dans les ports. Thyl devient canonnier, puis capitaine d'un bateau. En parallèle, Katheline subit une nouvelle fois la torture. Nele rejoint les deux comparses après la mort de sa mère.

Le dernier livre voit le départ du duc d'Albe. Le Nord devient indépendant ; le Sud est encore aux mains des Espagnols (la future Belgique). Lamme retrouve sa femme, soumise à un moine fanatique que Lamme punit. Thyl et Nele se retirent dans une tour, sur une île, entre le Nord et le Sud. Une nouvelle vision leur fait découvrir ce que sont les « Sept »... Et Ulenspiegel devient un personnage mythologique...

5. L'analyse

5.1. Langue et style

Ce « premier roman francophone de l'histoire³² » se remarque par son **invention d'une langue** et d'une **forme** selon un modèle **radicalement non français**. Cette langue incarne aussi le **mythe d'absence de langue propre à la Belgique**. Elle réalise en français la **synthèse des génies germanique et latin**³³.

○ Les archaïsmes³⁴

Nous sommes face à un objet littéraire étrange du point de vue du style : le français est **archaïsant** tant par la **syntaxe** que par le **vocabulaire** mais il demeure toujours compréhensible (15 % des archaïsmes sont des inventions de l'auteur³⁵). Il donne au livre une atmosphère « désuète ».

³² QUAGHEBEUR M., *Histoire, forme et sens en littérature. La Belgique francophone*, t. 1 : « L'engendrement (1815-1914) », Bruxelles, PIE Peter Lang, coll. « Documents pour l'Histoire des Francophonies », 2015, p. 91.

³³ Edmond Picard.

³⁴ Pour l'étude approfondie de ces archaïsmes, nous renvoyons à KLINKENBERG J.-M., *Style et archaïsme dans La Légende d'Ulenspiegel de Charles De Coster*, Bruxelles, Palais des Académies, 1973 et à KLINKENBERG J.-M., *Charles De Coster*, Bruxelles, Labor, coll. « Un livre, une œuvre », 1985, pp. 44-50.

³⁵ KLINKENBERG J.-M., *Charles De Coster, op. cit.*, p. 47.

Exemples :

* **archaïsme lexical** : « le populaire belge » (p. 600) pour dire le *peuple belge* ; « dolente commère » (p. 29) pour *douloureux* ; « breneux » (p. 593) pour *merdeux* ; « punais » (p. 604) pour *puant* ; « cherra » (p. 337) pour *tombera* ; « brandevin » (p. 94) pour *eau-de-vie* ; « emmi » (p. 342) pour *parmi* ; « coquassier » (p. 46) pour *cuisinier* ; etc.

* **archaïsme syntaxique** : « avoir grand'peine » (p. 461), « avoir honte et colère » (p. 71), « où t'en vas-tu ainsi courant » (p. 180), « buvons à lui, le bénissant » (p. 581). La suppression de l'article et l'absence de « en » constituent les écarts syntaxiques les plus courants.

Ces archaïsmes ne remplissent pas une seule fonction comme c'est habituellement le cas (le comique ou l'ennoblissement) mais jouent, tour à tour, ces différents rôles.

Voici une phrase du roman qui contient plusieurs archaïsmes parfaitement compréhensibles :

« Novembre était venu, le mois grelard où les tousseux se donnent à cœur-joie de la musique de phlegmes » (p. 57)³⁶.

Mais l'on remarquera que, bien que la langue renvoie à un « état passé », **elle ne cherche pas à singer un texte du XVI^e siècle**. Le passage suivant fait davantage songer à la prose galante du XVII^e siècle :

« – Je t'ai demandé, reprit-elle, si le chemin n'a point changé qui mène de Damme à Dudzeele ?
– Il ne verdoie plus depuis que vous le privâtes de l'heur de vous porter, repartit Ulenspiegel » (p. 64).

○ Le style : liberté et poésie

Les archaïsmes n'ont donc pas pour fonction un souci de **réalisme historique** qui chercherait à renvoyer de façon univoque au XVI^e siècle (même s'ils donnent l'impression d'une profondeur temporelle, en accord avec le fond historique de l'œuvre³⁷). Ils vont de pair avec une réelle **originalité de style** qui entend :

- signifier **la liberté** grâce au **carnavalesque**, au mélange des genres ou de tons (chapitres burlesques alternant avec des scènes tragiques de massacres ; passages tantôt grotesques tantôt émouvants – par exemple³⁸ lorsque le jeune roi Philippe brûle sadiquement une guenon et quand, en totale opposition, le jeune Thyl soigne un chien³⁹). Cette liberté est étrangère à la norme classique de la langue française héritée du XVII^e siècle.

³⁶ « Mois grelard » pour *mois de la grêle* (le suffixe dépréciatif en –ard est souvent présent dans *La Légende* : « guenillard » pour *guenilleux*) ; « tousseux » pour *tousseur* (où le suffixe –eux fait plus ancien que –eur : cf. « angoisseux », « le Taiseux », ailleurs dans l'œuvre).

³⁷ Comme le dit Joseph Hanse dans *Naissance d'une littérature*, De Coster a assuré « le dépaysement dans le temps par le dépaysement dans la langue et le style ».

³⁸ Voir liv. I, chap. 22 et 23.

³⁹ Voir liv. III, chap. 23 et 24, qui opposent aux actes de bravoure et de joyeuse ingéniosité de Thyl les meurtres sordides et successifs commis par Philippe.

- éloigner la crudité réaliste et la cruauté de certaines scènes de supplices insupportables par sa **poésie et son rythme incantatoire**.

Illustrons rapidement cela par la mort de Claes, jugé et brûlé pour hérésie à la foi catholique (pp. 194-197).

L'insupportable cruauté de ce célèbre passage est comme atténuée par l'impression d'éloignement temporel créée par les tournures archaïques : « bailles » (balustrades), « happe-chair » (gendarme ; happe, mot du XIII^e siècle d'origine néerlandaise, crampon qui sert à attacher deux pièces de charpente ou deux pierres), « estafier » (laquais armé qui portait le manteau et les armes de son maître, lui tenait l'étrier), « lansquenets » (fantassin allemand servant comme mercenaire en France aux XV^e et XVI^e siècles, provient des mots allemands (1480) « land » (terre, pays) et « Knecht » (valet)), « chaumine » (petite chaumière, 1606).

Les répétitions de la petite phrase de Katheline (« Faites un trou, l'âme veut sortir ») et de « Et les cloches de Notre-Dame sonnaient pour les morts » viennent ponctuer le chapitre comme le **refrain d'un chant royal**, d'une ballade ou d'une chanson populaire, donnant au texte l'allure d'une **prose poétique**.

Notons encore la belle construction de ces allers/retours entre la situation de Thyl et Soetkin dans la maison et celle du bûcher où meurt le père ainsi que le ralentissement final de l'action qui laisse sur le lecteur une **impression d'angoisse**.

○ Répétitions et refrains

Les **refrains** sont les signes distinctifs de presque chaque personnage et possèdent différentes fonctions. Nous n'en donnerons que deux exemples :

- ❖ Katheline, après la torture par le feu (liv. I, chap. 38), perd la tête et répétera régulièrement la petite phrase citée ci-dessus. L'explication est donnée (p. 102) lorsque Nele revoit Thyl pendant son pèlerinage forcé. Mais aussi : « Nele est méchante » (alors qu'elle agit toujours à ces moments pour le bien de sa mère).
- ❖ Après la mort de son père et quand Thyl aura placé sur sa poitrine les cendres de celui-ci, il répétera régulièrement « Les cendres de Claes battent sur mon cœur » (ou le narrateur : « Et les cendres de Claes battirent sur son cœur ») comme un mantra censé lui donner courage, ou afin de justifier ses actes de rébellion contre les Espagnols ou encore à lui rappeler le sens de sa mission qui est de rendre la liberté chérie à « la terre des pères » (autre expression souvent répétée).

D'autres phrases dans la bouche de personnages secondaires peuvent ne se répéter que lors d'un seul chapitre. Lors de l'arrestation du poissonnier, par exemple⁴⁰.

Les nombreuses **répétitions** donnent parfois l'impression de lire un long poème en prose. Il peut s'agir de mots (les anaphores en « Et »), phrases, strophes entières voire tout simplement d'échos thématiques parcourant le texte d'un bout à l'autre :

⁴⁰ Cf. *infra*.

- la phrase « Et le roi hérita [ou hérite] » martèle chacune des exactions des troupes espagnoles ou de l’Inquisition⁴¹. Pour ne prendre qu’un exemple, c’est le cas de tout le chapitre 5 du livre III, où Thyl harangue une assemblée de Gueux. À chaque fin de paragraphe, la phrase revient pour montrer l’horreur de la motivation essentielle de Philippe (dépouiller le peuple de son argent) :

« Sur l’avis de ceux de l’Inquisition, Philippe, roi, a déclaré tout et un chacun habitant des Pays-Bas coupable de lèse-majesté, du fait des hérésies, tant pour y avoir adhéré que pour n’y avoir pas mis obstacle [...]. La mort fauche [...]. Le roi hérite.

Ce n’est pas, poursuit-il, trop de onze mille bourreaux pour faire la besogne. D’Albe les nomme soldats. [...] La Mort et la Ruine fauchent. Et le roi hérite » (p. 313).

- le chapitre 41 du livre III où, en quelques strophes, un portrait de Philippe II d’une noirceur irréaliste est ponctué de « Mais Philippe ne riait point ». En une page, le lecteur comprend la perfidie et la noirceur absolue de l’âme du roi.
- la mise à mort de Claes, au chapitre 74 du livre I (où, comme nous l’avons vu plus haut, la phrase « Et les cloches de Notre-Dame sonnaient pour les morts » en ponctue le supplice) fait écho au supplice du poissonnier Josse Grypstuiver (chapitre 44 du livre III), dénonciateur de Claes et « loup-garou » assassin. Par le moyen d’une phrase répétée d’une mise à mort à l’autre, le lecteur établit le parallèle entre le meurtre de Claes et la mort de son bourreau⁴² et c’est comme si Claes lui-même se vengeait de son meurtrier.
- Des échos thématiques montrent le soin apporté à la construction par l’auteur. Par exemple, la rencontre de Lamme et de Claes (chapitre 3 du livre I) lorsque celui-ci est en train de pêcher dans la rivière et qu’il demande à Lamme de chasser le poisson vers lui. Plus tard, Thyl retrouvera Lamme (chapitre 43 du livre I) au Marché aux poissons et, après s’être une nouvelle fois perdus de vue, ils se retrouveront à Namur (chapitre 17 du livre III) alors que Lamme est devenu... poissonnier !

○ Le flamand (et l’imaginaire de la Flandre)

La présence de nombreux **mots flamands** donne une originalité à l’œuvre telle qu’on a cru parfois que le livre n’avait été que la traduction en français d’une œuvre flamande ou allemande⁴³. Remarquons que, pour la plupart, ces mots s’attachent à des lieux-dits, à des noms de vêtements (*opperst-kleed*) ou à des noms de plats tant appréciés par Lamme (*olie-koekjes*, *dobbel-kuyt*, *heete-koeken*, *bruinbier*, etc.).

⁴¹ Ou bien lorsque Thyl lui-même met fin aux agissements du méchant prévôt Spelle (liv. III, chap. 32). Même lorsque les méchants sont punis, le roi hérite...

⁴² Ce passage est intéressant à plus d’un titre. De Coster a l’art d’atténuer l’horreur des tortures par d’autres phrases vengeresses comme celle de Toria, la mère de la fillette tuée par Josse : « Qu’il paye, à petit feu, à tenailles ardentes ! » De même, lors de la capture du meurtrier par Thyl, la rengaine « Et les cendres de Claes battaient sur sa poitrine », celle de Toria « Qu’il paye » et celle de Josse lui-même « Cassez les cloches, tuez les enfants qui crient » donnent à ces passages d’arrestation, de procès, de dénonciations et de torture toute la beauté rythmée d’un poème en prose (liv. III, chap. 43).

⁴³ HANSE J., *Naissance d’une littérature*, op. cit., p. 72.

Souvent les mots qui pourraient ne pas être compris sont immédiatement expliqués : « [U]n certain Josse, surnommé le Kwaebakker, le boulanger fâché, à cause de son aigre trogne » (p. 103) ; « Il porte au feutre le croissant d'argent, avec cette inscription : *Liever den Turc als den Paus*. Plutôt servir le Turc que le pape » (p. 534) ; « [Q]uelque méchant et infernal *weerwolf*, loup-garou, et qu'il fallait prier Dieu [...] » (p. 467) ; « [I]l arriva dans la *Pierpot-Straetje*, qui est la ruelle du Pot-de-Pierre » (p. 431).

Certes, leur utilité obéit, ici aussi, à une volonté de faire « **couleur d'époque** » et de « faire entendre », grâce à quelques vocables disséminés, **la langue** de ces protagonistes (flamands).

Le texte rappelle bien, de temps à autre, que les personnages parlent flamand. Dans le passage suivant, Lamme, afin de ne pas se faire comprendre des soldats ennemis qui l'entourent, déclare :

« – Ah ! dit Lamme en flamand, – les soldats de l'escorte n'entendait point ce fier langage – ah ! dit Lamme, si je pouvais tenir ce duc de sang [...] » (p. 561).

Dans cet autre passage, Thyl et Lamme rencontrent les Frères des bois (que Thyl parviendra à enrôler parmi les Gueux dès la fin du chapitre) dans le bois de Peteghem (région de Gand) :

« – [Q]ui es-tu ?
– Je suis, répondit Ulenspiegel, du beau pays de Flandre, peintre, manant, noble homme, sculpteur, le tout ensemble. Et par le monde ainsi je me promène, louant choses belles et bonnes et me gaussant de sottise à pleine gueule.
– Si tu vis tant de pays, dit le vieil homme, tu sais prononcer : *Schild ende Vriendt*, bouclier et ami, à la façon de ceux de Gand, sinon tu es faux Flamand et mourras.
Ulenspiegel prononça *Schild ende Vriendt* » (pp. 424-425).

D'une part, ces exemples montrent que la langue de communication de tous ces personnages (même quand ils se trouvent en train de parler à des manants de Flandre) est... le français. D'autre part, que la langue flamande est tenue en haute estime et constitue un signe de ralliement (comme ce *Schild ende Vriendt* de... la Bataille des éperons d'or du 11 juillet 1302 (fête de la Communauté flamande)).

Mais on peut lire aussi toute l'estime que portent De Coster et ses personnages à la langue française : lorsque Lamme enguirlande le *truxman* (interprète) du navire, « jeune gars expert en langage français et flamand » et lui ordonne de monter au mât :

« – Prétends-tu, dit Lamme, être payé sans avoir fait œuvre ? Graine de larron, si tu ne montes, je te ferai fouetter. Et ton français ne te sauvera point.
– C'est belle langue, dit le *truxman*, langue amoureuse et guerrière » (p. 571).

On pourrait d'ailleurs montrer à quel point Thyl maîtrise cette langue française. Nombreux sont les chapitres où figurent les bons mots, les réparties et les quiproquos suscités par sa verve oratoire⁴⁴.

⁴⁴ Cf. *infra*, section « Les personnages ».

De Coster se montre **belge** (donc francophone) et **flamand**. Sûr que *La Jeune Belgique* jouera un rôle d'importance au XIX^e siècle, il s'est détourné de cette France de Napoléon III qui prive ses habitants de liberté. C'est au nom de cette **liberté** qui est le thème central de toute *La Légende* que De Coster s'est fait défenseur de la « cause » flamande (il a défendu le droit à l'instruction pour tous, dans la langue du lieu). Il cherche à se ranger, dans son grand roman comme dans la réalité, aux côtés du peuple opprimé (rappelons que le flamand n'est devenu seconde langue nationale qu'en 1898).

La Flandre est surtout un **pays idéal et imaginaire** pour l'auteur, qui sert de faire-valoir à l'État belge pour le distinguer de la France⁴⁵. La Flandre dont les personnages du roman sont l'image : Lamme est le « ventre de la Flandre » (renvoyant à ce mythe d'une terre où l'on boit et mange beaucoup⁴⁶), Claes en est le « courage », Soetkin « la mère vaillante », Ulenspiegel « l'esprit » et Nele « le cœur de la mère Flandre » (liv. I, chap. 5, et liv. V, chap. 10).

On comprend pourquoi ce livre deviendra l'un des monuments de la littérature belge : Charles De Coster accomplit le rêve littéraire de tout le XIX^e siècle d'inventer une « langue belge » et de faire jouer le « mythe flamand ».

5.2. Entre légende et Histoire

L'une des autres grandes originalités de cette œuvre est de **lier intimement l'Histoire** (celle de la révolte du XVI^e siècle dans les Pays-Bas espagnols) et **le folklore, le populaire**, tous ces aspects rattachés à la « **légende** » et qui mettent à chaque fois en scène la verdeur de ton, la liberté absolue et la vitalité de Thyl.

○ Un titre complexe⁴⁷

Le titre l'affirme d'emblée : *La légende et les aventures héroïques, joyeuses et glorieuses d'Ulenspiegel et de Lamme Goedzak au pays de Flandre et ailleurs* est une œuvre essentiellement **double**.

Cette reprise des « et » dans le titre n'est pas innocente mais cherche à dire la double nature « noire et blanche » que la langue française s'avère impuissante à formuler de façon univoque. Par ailleurs, les mots eux-mêmes ne sont pas monosémiques : que désigne exactement la Flandre, celle de la Belgique de De Coster ou celle du Moyen Âge, les grands territoires de Charles Quint ou la province côtière ? « Ailleurs » = Wallonie, Italie, Allemagne ainsi que cet espace anhistorique du rêve et du fantastique⁴⁸.

* Avec les **aventures**, on se situerait du côté de ce que Bakhtine appelle « le schéma du roman grec » (et qu'il oppose au roman moderne marqué par le dialogisme et la polyphonie) :

⁴⁵ La préface de Bubulus Bubb (qui dit le bien boire et le bien manger) est pleine d'autodérision et loin de la « froideur » française.

⁴⁶ Cf. le poème de Verhaeren « Les maîtres anciens » qui illustrera également (parmi d'autres) cet imaginaire flamand.

⁴⁷ Pour plus de détails, voir QUAGHEBEUR M., *Histoire, forme et sens en littérature. La Belgique francophone*, op. cit., pp. 202 et s.

⁴⁸ Cf. *infra*, pour cette thématique.

les aventures, inspirées du **folklore médiéval** et rappelant l'esprit des **fabliaux** du Moyen Âge, peuvent se multiplier à l'infini, sans lien logique entre elles, au gré des rencontres et des déplacements des héros et... sans que le héros vieillisse (ce qui est bien le cas de Thyl et Nele⁴⁹). C'est bien cet **aspect folklorique**, lié au personnage médiéval d'origine allemande qu'est Thyl, que l'on rencontre abondamment dans *La Légende*. On est ici dans un « **temps abstrait** ».

On remarquera toutefois un changement entre le livre I et les suivants. Si, dans le premier livre, Thyl agit par pur esprit de provocation, afin de mettre en lumière la bêtise, l'hypocrisie et l'appât du gain de ses victimes, on remarquera qu'à partir de la mort de Claes, ses farces sont orientées essentiellement dans le but de rendre la liberté à la « terre des pères ». Ses facéties ont souvent comme but de récolter de l'argent pour la cause des Gueux ou de défaire les ennemis de la Flandre.

* Avec la **légende**, on peut considérer que le rapport au temps devient différent : le récit légendaire possède une trame narrative (avec un début, un milieu et une fin). On est dans un « **temps chronologique** » : *Ulenspiegel* évolue dans une temporalité marquée, celle du XVI^e siècle, et dans une construction où, par exemple, son enfance est mise en parallèle avec celle de Philippe II d'Espagne. *La Légende* contient des faits réels et fait intervenir des personnages et des faits, avérés ou non, ainsi que des épisodes merveilleux.

Cette temporalité est (elle aussi !) **double**. Les conflits du XIX^e siècle affleurent dans le texte : par exemple, Philippe II qui est perçu comme une incarnation du monde catholique opposé aux réformés du XVI^e siècle qui, eux, rappellent les libéraux laïques du XIX^e siècle.

On peut encore ajouter que les trois adjectifs *héroïques, joyeuses et glorieuses* ne peuvent eux-mêmes s'accoler indifféremment à « légende » et à « aventures ». Si les « aventures » peuvent bien être « joyeuses », la « légende » ne peut pas vraiment l'être (ce serait s'opposer au genre). Quant à « glorieuses », l'adjectif renvoie à un ailleurs qui désigne les épisodes hors du « champ normal », c'est-à-dire une plongée dans l'épopée ou dans le fantastique.

○ Un genre indéfinissable

Il est donc très difficile de classer *La Légende d'Ulenspiegel* dans un genre particulier. Les personnages hors du commun, l'adjectif « glorieuses » du titre, par exemple, font évidemment songer à **l'épopée** (*Iliade, Odyssée*) mais nous sommes proches aussi du **roman historique** :

- présence de personnages tels Charles Quint, Philippe II, Guillaume d'Orange, etc. ;
- réalisme de tous les aspects de la vie au XVI^e siècle (cuisine, techniques militaires, instruments de musique et de torture, etc.) ;
- épisodes des guerres retracés avec (une relative) fidélité.

Même si d'autres éléments viennent « perturber » ce genre :

- épisodes historiques trop schématiques ou manichéens ;

⁴⁹ Cf. *infra*.

- absence de dates et de repères historiques clairs (beaucoup de chapitres commencent par « En ce temps-là » ou par un nom de mois) ;
- chronologie erratique (*cf.* l'étrange accélération temporelle dans le dernier livre).

Examinons d'un peu plus près ce rapport entre le contexte historique⁵⁰ et les aspects inventés de la légende. À côté des **temps abstrait** (folklore) et **chronologique** (légende) abordés plus haut, nous pouvons à présent considérer le « **temps de l'Histoire** ». Nous allons montrer :

1) d'une part, comment les faits historiques avérés se mêlent toujours à la légende :

- l'épisode de **l'abdication de Charles Quint** en faveur de Philippe II (liv. I, chap. 58) nous est donné à lire par une vision de Nele. Nous assistons non seulement à la cérémonie mais aussi aux apartés privés et cyniques entre l'empereur et son fils.
- Thyl tente d'empêcher vainement le célèbre **épisode iconoclaste de la cathédrale d'Anvers** (liv. II, chap. 15). De Coster imagine que les vandales ont été soudoyés par les Espagnols afin de jeter l'opprobre sur la rébellion. Thyl tente vainement d'exhorter les iconoclastes à renoncer à leur acte.
- Thyl assiste à la **réunion secrète entre les Gueux...** caché dans une cheminée (liv. II, chap. 20).

2) d'autre part, comment les faits historiques rapportés dans le roman sont parfois distordus par rapport à la réalité :

- le **manichéisme patent** de l'œuvre prend sa place ici : les gens qui détiennent le pouvoir sont tout « noirs », les Gueux (à quelques exceptions près⁵¹) et le peuple de Flandre sont les « bons⁵² ». Pour exemples : la cérémonie d'abdication (liv. I, chap. 58), la vision de Katheline qui oppose l'âme de Claes à celle de Charles Quint, les crimes d'Albe (liv. III, chap. 3), ou bien sûr tous les chapitres où apparaissent Philippe II et sa perversité criminelle (liv. II, chap. 5 et 24 ; liv. III, chap. 24).
- la guerre des Gueux est perçue comme une **guerre du peuple** contre les mesures despotiques espagnoles, ce qui n'est pas tout à fait conforme à la réalité historique de la révolte des Pays-Bas. La lutte des Pays-Bas dans une guerre surtout politique et religieuse est transformée par De Coster en une lutte du peuple pour la **liberté**.

⁵⁰ Nous renvoyons, pour plus de détails, à l'article de RASMUSSEN O. W., « Emanuel Van Meteren et John Lothrop Motley, sources de *La Légende d'Ulenspiegel* », in *Revue romane*, XII, 1977, pp. 297-324 (disponible sur le site Tidsskrift : https://tidsskrift.dk/index.php/revue_romane/article/viewFile/11489/21818, page consultée le 10 juin 2016).

⁵¹ Voir liv. IV, chap. 8, où l'amiral Guillaume II La Marck, seigneur de Lumey, exécute les « martyrs de Gorcum ».

⁵² Il pourrait être intéressant de comparer ce traitement à celui de Marguerite Yourcenar dans *L'Œuvre au noir* où les oppositions sont moins tranchées. Les « mauvais » existent des deux côtés (*cf.* le célèbre dialogue entre Zénon et le prieur des Cordeliers).

- la **religion protestante** est considérée comme une sorte de première apparition de cet « **esprit de liberté** » en Flandre. L'expression « **libre conscience** » apparaît souvent dans le roman et est accolée à la rébellion. L'opposition des partis catholique et libéral du XIX^e siècle se retrouve dans l'opposition « Philippe II + catholique *versus* rebelles flamands + liberté de religion ».

En conclusion, on peut affirmer que toute *La Légende* repose sur un travail d'équilibriste entre tous ces genres (folklore, légende, épopée, roman historique, voire livre pour enfants comme certains l'ont suggéré). De Coster situe donc d'emblée son œuvre dans un rapport de contestation des genres littéraires en place (typiquement romantique).

5.3. Thèmes

Cette œuvre prend place et se fait l'écho des préoccupations de la seconde moitié du XIX^e siècle. On y décèle les tensions et luttes socio-politiques et religieuses. De Coster a, sur chacune de ces questions, une position progressiste, à la limite de l'anarchie.

○ Le peuple, le politique et la soif de liberté

L'opposition déjà mentionnée entre le peuple et le pouvoir se manifeste dans un rapport de force où **le peuple a constamment le dessous** :

« Et en haut se tiendront les mangeurs de peuple, en bas les victimes ; en haut frelons voleurs, en bas abeilles laborieuses, et dans le ciel saigneront les plaies du Christ » (p. 24)⁵³.

Cette domination est assurée par le soutien que les puissants se donnent parfois l'un à l'autre (fussent-ils ennemis comme François I^{er} et Charles Quint). Au chapitre 28 du livre I, on apprend comment Gand (sa ville natale) fut ravagée par Charles Quint pour ne pas avoir payé sa « quote-part » : François I^{er} lui a permis de traverser la France pour aller mater la révolte de Gand : « C'est un accord souverain entre princes de s'entr'aider contre les peuples » (p. 69).

L'assujettissement du « bon [...] peuple de Flandre » (liv. I, chap. 79) semble facilité par sa **naïveté**, son **ignorance** voire sa **bêtise**, comme l'explique bien Charles Quint à son fils Philippe après la cérémonie de son abdication :

« Voilà les vrais spectacles qu'il faut au populaire. Mon fils, nous autres hommes, nous chérissons d'autant plus nos amis, qu'elles nous coûtent davantage. Ainsi des peuples. Plus nous les faisons payer, plus ils nous aiment. J'ai toléré en Allemagne la religion réformée que je punissais sévèrement aux Pays-Bas. Si les princes d'Allemagne avaient été catholiques, je me serais fait luthérien et j'aurais confisqué leurs biens. Ils croient à l'intégrité de mon zèle pour la foi romaine et regrettent de me voir les quitter. Il a péri, de mon fait, aux Pays-Bas, pour cause d'hérésie, cinquante mille de leurs hommes les plus vaillants et de leurs plus mignonnes fillettes. Je m'en vais, ils se lamentent. Sans compter les confiscations, je les ai fait contribuer plus que les Indes et le Pérou : ils sont marris de me perdre. J'ai déchiré la paix de Cadzant, dompté Gand, supprimé tout ce qui pouvait me gêner ; libertés, franchises, privilèges, tout est soumis à l'action des officiers du prince. Ces bonshommes se croient

⁵³ Image que l'on retrouvera bien plus loin dans le texte, mais où les abeilles prennent cette fois le dessus : « *Terre des pères, souffrante aimée, / Ne courbe point le front sous le pied du meurtrier. / Abeilles laborieuses, ruez-vous par essaims / Sur les frelons d'Espagne* » (liv. IV, chap. 2, p. 505).

encore libres parce que je les laisse tirer de l'arbalète et porter processionnellement leurs drapeaux de corporations. Ils sentirent ma main de maître ; mis en cage, ils s'y trouvent à l'aise, y chantent et me pleurent. Mon fils, sois avec eux tel que je le fus : bénin en paroles, rude en actions ; lèche tant que tu n'as pas besoin de mordre. Jure, jure toujours leurs libertés, franchises et privilèges, mais s'ils peuvent être un danger pour toi, détruis-les. Ils sont de fer quand on y touche d'une main timide, de verre quand on les brise avec un bras robuste. Frappe l'hérésie, non à cause de sa différence avec la religion romaine, mais parce qu'en ces Pays-Bas elle ruinerait notre autorité ; ceux qui s'attaquent au pape, qui porte trois couronnes, ont bientôt fini des princes qui n'en ont qu'une. Fais-en, comme moi de la libre conscience, un crime de lèse-majesté, avec confiscations de biens, et tu hériteras comme j'ai fait toute ma vie, et quand tu partiras pour abdiquer ou pour mourir, ils diront : – "Oh ! le bon prince !" Et ils pleureront » (pp. 156-157).

Ce passage montre aussi l'une des motivations essentielles de ces hommes de pouvoir : « l'héritage » (la fameuse répétition « Et le roi hérite ») grâce aux meurtres et aux confiscations de biens. Le rapport dominé/dominant se colore ainsi de considérations économiques.

À la décharge du peuple, on pourrait dire que, s'il se laisse ainsi dominer, c'est peut-être à cause de la **confiance aveugle qu'il a dans ses princes et dans le droit**.

Au moment du procès du poissonnier (où celui-ci tente de faire accuser Thyl en rappelant que Thyl l'avait jeté dans une rivière, le laissant à demi mort), le peuple, qui a pourtant vu tellement d'injustices commises au nom de la loi, crie au bailli : « Vive la loi, dit le peuple. *Lange leven de Wet* » (p. 482) et « *Lang leven de heeren van de Wet*, longue vie à messieurs de la loi » (p. 480).

Si le peuple se soulève, c'est donc bien contre les serments trahis de respecter les lois des villes de Flandre. Comme le dit l'une des chansons de Thyl :

« À roi parjure peuple rebelle.
Le glaive est tiré pour nos droits
Pour nos maisons, nos femmes et nos enfants » (p. 503).

La fin du roman semble inverser cet ordre des choses :

- d'une part, les « Gueux », qui ont fait œuvre de courage et de liberté, ont accompli une partie de leur mission en rendant la liberté à la partie nord des Pays-Bas espagnols. Mais, bien sûr : « Et la patrie Belgique gémissait sous le joug, garrottée par les traîtres » (p. 626).
- d'autre part, les « visions » des personnages :
 - Katheline voit ce qu'il advient des âmes de Claes et de Charles Quint. Ce dernier condamné à revivre les supplices qu'il a infligés à son peuple (p. 213), à être transformé en âne, en soldat, en pauvre et en ouvrier pendant trois cents ans...
 - La célèbre « vision des Sept » : cet épisode mystique qui clôt le roman ne dit rien d'autre que de voir un jour la situation inversée, que les puissants seront pauvres, etc. On est face à cette idée que tout ce qui est négatif porte en soi son contraire (en rapport direct avec... la « Préface du Hibou »).

○ La religion

On ne peut pas dire qu'une dimension proprement religieuse (la question de la Réforme) traverse le texte. Comme nous l'avons dit plus haut, le choix d'une religion paraît à De Coster la manifestation d'une liberté de conscience qui devait immanquablement déboucher sur le rationalisme et l'esprit des Lumières ; en somme « la libre conscience » est perçue comme le signe avant-coureur du « progrès en marche », comme une vraie liberté revendiquée par le peuple et non comme la liberté de pouvoir simplement choisir sa religion.

Cependant, le texte est parcouru par le motif de la **critique et de la lutte contre le catholicisme, les prêtres, les moines et le pape**. Les exemples sont nombreux :

- le début du roman le montre d'emblée : Claes doit trouver de l'argent pour le baptême de son fils. Son discours oppose un « bon esprit flamand » à la question de l'argent nécessaire pour le baptême :

« – De quoi t'inquiètes-tu ? dit-il. N'avons-nous dans la huche le gâteau qu'hier nous offrit Katheline ? Ne vois-je là un gros morceau de bœuf qui fera au moins pendant trois jours du bon lait pour l'enfant ? [...] N'est-ce point annonce de fraîche beuverie que le gros bonhomme tonneau de *cuyte* de Bruges, qui garde en sa panse notre rafraîchissement ?

– Il nous faudra, dit Soetkin, quand on portera l'enfant à baptême, donner deux patards au prêtre [...] » (p. 18).

Ce baptême (liv. I, chap. 6) sera traité quelque peu « irrévérencieusement » : Thyl reçoit six baptêmes consécutifs⁵⁴.

- nombreux sont les passages où Thyl se moque des prêtres et leur joue de vilains tours. Par exemple, dans ce célèbre épisode où Thyl tend un miroir aux passants et annonce « leur avenir » (nous en reparlerons au moment de l'analyse du personnage de Thyl) :

« Au moine gras et lippu qui lui demandait de voir son être présent et futur représenté, Ulenspiegel répondait :

– Tu es armoire à jambon, aussi seras-tu cellier à cervoise ; car sel appelle buverie, n'est-il pas vrai, grosse bedaine ? Donne-moi un patard pour n'avoir pas menti.

– Mon fils, répondait le moine, nous ne portons jamais d'argent.

– C'est donc que l'argent te porte, répondait Ulenspiegel » (p. 53).

Ou encore le chapitre 52 du livre I où deux moines, que le texte présente comme deux charlatans, vendent des indulgences au peuple naïf. Ou le chapitre 7 du livre III, extrêmement drôle, où l'auteur montre la gloutonnerie, l'hypocrisie et les supercheries d'un prêtre.

Quel est le rapport entre pouvoir et religion ? Si la collusion entre catholicisme et Philippe II semble bien nette et toujours active (de nombreux chapitres du livre en témoignent), elle est cependant moins claire pour son père, Charles Quint. On peut relire avec intérêt l'épisode du sac de Rome de 1527 (liv. I, chap. 7) que l'on vient de mentionner. Les raisons historiques de

⁵⁴ Le chapitre suivant (7 du livre I) est très amusant à lui opposer. Au baptême de Thyl pour lequel Claes a trouvé de l'argent en allant pêcher, s'oppose celui de Philippe II, né le même jour, et pour lequel « l'empereur, ayant besoin d'argent, avait voulu en **pêcher** dans le sang ecclésiastique ».

ce sac ne sont pas précisées et celles qui le sont sont quelque peu distordues⁵⁵ par rapport à la réalité. Dans cet épisode (comme dans la réalité), Charles Quint n'a pas été « tendre » avec le pape Clément VII mais *La Légende* semble invoquer l'appât du gain comme unique raison du sac (cela fonctionne en symbiose avec l'antienne du « Et le roi hérita »), ce qui ne reflète pas la complexité de cet épisode historique.

Pourquoi cette critique de la religion catholique ? On peut rappeler ce que dit Jean-Marie Klinkenberg (p. 254) : à partir de 1846, la Belgique connaît l'affrontement des partis catholique (qui a la mainmise sur l'enseignement) et libéral. De Coster fait partie de cette frange nouvelle des libéraux qui cherchent à étendre le droit de vote d'une partie plus large de la bourgeoisie (et même pour l'ensemble de la population, demandent certains), ce qui s'oppose nettement à l'emprise sociale de l'Église.

○ Présences du « fantastique »

On notera la présence dans certains chapitres du merveilleux, de visions, de rêves prémonitoires, de messages angéliques ou divins (liv. I, chap. 75, 79 et 85 ; liv. IV, chap. 11 ; liv. V, chap. 9 et 10). Le premier est relatif à l'appel du fantôme de Claes afin que son fils aille recueillir ses cendres. Le second est la vision de Katheline quant au devenir des âmes de Claes et de Charles Quint. Les quatre autres passages sont relatifs à l'annonce, au rappel de l'annonce des Sept et de la quête de Thyl. Les deux derniers correspondent à la clé explicative de la vision des Sept, où l'on constate, qu'en effet, Thyl ne mourra jamais...

Cette première œuvre belge francophone est donc empreinte d'un certain onirisme qui débouchera plus tard sur le **réalisme magique** et le **fantastique**.

5.4. Les personnages

Ici comme ailleurs, la notion du « **double** » se retrouve selon différents aspects :

1) Il y a **deux types** de personnages dans le roman (cette distinction est relevée par le contraste peuples/puissants) :

- les personnages historiques (Charles Quint, Philippe II, le duc d'Albe, Guillaume d'Orange, les comtes d'Egmont et de Hornes, etc.) ;
- les personnages folkloriques (Thyl, Nele, Claes et Soetkin, Lamme, etc.) qui sont chacun porteur d'une « valeur » en total contraste avec celles véhiculées par les puissants.

2) Le personnage folklorique (« héros » véritable de *La Légende*) se donne généralement une **double mission**, à la fois **individuelle et collective**.

⁵⁵ On pourrait, en classe, faire lire la narration de cet épisode sur Wikipédia (https://fr.wikipedia.org/wiki/Sac_de_Rome_%281527%29, page consultée le 10 juin 2016) et comparer avec les éléments donnés dans le chapitre du roman.

3) Certains personnages s'opposent deux à deux :

- physiquement : le pansu Lamme Goedzak et le petit Thyl ;
- moralement : Thyl, le héros lumineux, et Philippe II, « l'araignée couronnée » (liv. II, chap. 5).

○ Thyl Ulenspiegel

Double mission :

- venger ses parents (vengeance personnelle) ;
- sauver la terre de Flandre (vengeance du peuple), dépouillée de son bonheur et de ses richesses par les mêmes forces qui ont dévasté la cellule familiale.

Ulenspiegel **se bat pour sa liberté et celle de son peuple**. À travers ce personnage, De Coster défend des **valeurs universelles** : la liberté, le progrès, la justice, l'indépendance. La résurrection de Thyl donne l'image du peuple belge en train de se construire et à la conquête d'une liberté retrouvée. Thyl **symbolise surtout la soif de liberté et d'indépendance** des Pays-Bas face à l'oppression politique et religieuse de Charles Quint et de Philippe II.

Son **nom** s'explique bien sûr par son origine germanique mais le chapitre 20 du livre I le met explicitement en scène : Ulen (= hibou) + spiegel (= miroir). Il constitue une sorte de miroir déformant de la réalité, capable de mettre en évidence la sottise, l'hypocrisie et les méfaits des uns et des autres.

« À quinze ans, Ulenspiegel éleva à Damme, sur quatre pieux, une petite tente, et il cria que chacun y pourrait voir désormais représenté, dans un beau cadre de foin, son être présent et futur » (p. 52).

Se présentent alors un homme de loi, un moine et d'autres personnes.

« Et au lieu de dire en son langage flamand : "*Ik ben ulieden spiegel*, je suis votre miroir", il leur disait abrégiant : "*Ik ben ulen spiegel*", ainsi que cela se dit encore présentement dans l'Oost et la West-Flandre.

Et de là lui vint son surnom d'Ulenspiegel » (p. 54)⁵⁶.

La « Préface du hibou » reprend cette explication du nom et sa fonction narrative.

Dans un passage que nous avons déjà cité :

« Je suis, répondit Ulenspiegel, du beau pays de Flandre, peintre, manant, noble homme, sculpteur, le tout ensemble. Et par le monde ainsi je me promène, louant choses belles et bonnes et me gaussant de sottise à pleine gueule » (pp. 424-425).

Rappelons ici encore que le mot français « espiègle » provient du nom de ce personnage folklorique.

⁵⁶ On remarquera au passage deux éléments discutés précédemment : 1) la traduction immédiate des mots flamands présents ; 2) l'archaïsme de syntaxe qui laisse de côté le « en » du gérondif.

Farceur et malicieux, il est aussi doté d'une **verve imparable** (liv. I, chap. 16, 20, 26, 32 et 43)⁵⁷. À d'autres moments, comme dans ce chapitre 8 du livre IV qui l'oppose à l'amiral de Lumey, cette verve langagière risque même de lui porter de graves préjudices. « Parole de soldat, c'est parole d'or » ne cesse-t-il de marteler pour opposer l'honneur des soldats gueux aux décisions injustes de l'amiral (injustices qui ne sont donc pas uniquement le fait des Espagnols).

Enfin, s'il semble de petite taille (p. 534 ou p. 545), il n'a de cesse de revendiquer son invincibilité :

« – Las ! Thyl, sois prudent : ils te feraient brûler tout vif, répondait Nele.
– Et je suis d'amiante, répondait Thyl » (p. 79).

Plus loin, il dit de lui-même :

« Ulenspiegel chanta :
J'ai mis vivre sur mon drapeau,
Vivre toujours à la lumière.
De cuir est ma peau première,
D'acier ma seconde peau » (p. 377).

Il reprendra encore ce thème de la « seconde peau d'acier » dans une des chansons de la fin aux chapitres 20 et 21 du livre IV.

Tout cela n'a comme but que de dire une chose qui n'apparaîtra textuellement qu'avec la révélation merveilleuse de la fin (lorsque Thyl sort de sa tombe) :

« – D'où vient-il, petit homme, que tu aies l'air si jeunet, car on dit qu'il y a longtemps que tu es né à Damme ?
– Je ne suis point corps, mais esprit, dit-il, et Nele, m'amie, me ressemble. Esprit de Flandre, Amour de Flandre, nous ne mourrons point » (p. 534).

En effet, tout comme Nele, ce personnage est toujours jeune (il naît en 1527, le même jour que Philippe mais paraît toujours jeune vers la fin du roman ; nous sommes après la mort de Guillaume d'Orange en 1584...). C'est ici Lamme qui en témoigne :

« Las ! disait Lamme traînant la jambe : les balles, grenades, boulets à chaîne pleuvent autour de lui, il ne sent que le vent. Tu es esprit sans doute, Ulenspiegel, et toi aussi Nele, car je vous vois toujours allègres et jeunets » (p. 587).

⁵⁷ Pour ne citer que quelques chapitres du début. D'autres exemples ont été donnés plus haut dans ce dossier.

○ Lamme Goedzak

Double mission :

- retrouver sa femme⁵⁸ (et la libérer du moine idéologue Broer Adriansen) ;
- accompagner Thyl dans sa mission de libération des Pays-Bas.

Lamme Goedzak est le personnage « faire-valoir » du héros Thyl. Le comique du personnage contraste et met en lumière le tragique de la quête de Thyl. Sorte de Sancho Pança, il **représente l'amour de la bonne chère** : il est **l'estomac du peuple de Flandre**. Son nom signifie en flamand « le mouton qui fait des bonnes affaires⁵⁹ ».

« – Sais-tu, lui dit-il, où notre âme habite ?
– Non, Lamme, dit Ulenspiegel.
– C'est dans notre estomac, repartit Lamme, pour le creuser sans cesse et toujours en notre corps, renouveler la force de vie. Et quels sont les meilleurs compagnons ? Ce sont tous bons et fins mangers et vin de Meuse par-dessus.
– Oui, dit Ulenspiegel ; les boudins sont une agréable compagnie à l'âme solitaire » (p. 113).

Tout est dit dans cette réplique finale de Thyl : si Lamme prend tant de plaisir à se jeter sur la nourriture, c'est qu'elle lui permet de se consoler de la perte de sa femme. Thyl, décrivant son compagnon à Nele :

« – C'est, répondit Ulenspiegel, une victime de mariage qui, rongée de douleur, sécherait comme pomme au four, s'il ne réparait ses forces par une incessante nourriture » (p. 250).

S'il arrive à Lamme de douter du sens de ses aventures, il retrouve bien vite sa **vailleance**⁶⁰ :

« Mais Lamme, soupirant :
– Je n'ai qu'une peau bien molle, le moindre coup de dague la trouerait incontinent. Nous ferions mieux de nous adonner à quelque utile métier que de courir ainsi la pretantaine par monts et par vaux, pour servir tous ces grands princes qui, les pieds dans des houseaux de velours, mangent des ortolans sur des tables dorées. A nous les coups, dangers, bataille, pluie, grêle, neige, soupes maigres des vagabonds. A eux, les fines andouilles, gras chapons, grives parfumées, poulardes succulentes. [...]
Ulenspiegel répondit :
– Les cendres battent sur mon cœur et me poussent à la bataille. Mais toi, doux agneau qui n'as à venger ni la mort de ton père ni de ta mère, ni le chagrin de ceux que tu aimes, ni ta présente pauvreté, laisse-moi seul marcher où je dois si les fatigues de guerre t'effraient. [...]
– Seul ? dit Lamme. Tu ne me laisseras point seul, mon fils, ce serait une insigne cruauté. Avoir perdu ma femme et perdre encore un ami, cela ne se peut. Je ne geindrai plus, je te le promets. Et, puisqu'il le faut, – et il leva la tête fièrement – j'irai sous la pluie des balles, oui !

⁵⁸ Il la retrouve au chapitre 7 du livre V.

⁵⁹ On notera les clins d'œil à ce nom au fil du texte : « Lamme Goedzak s'était égaré parmi eux, comme une **brebis** au milieu des loups » (liv. I, chap. 32, p. 77).

⁶⁰ Un autre passage l'illustre encore : liv. III, chap. 29, pp. 181-182.

Et au milieu des épées, oui ! En face de ces vilains soudards qui boivent le sang comme des loups. Et si un jour je tombe à tes pieds saignant et frappé à mort, enterre-moi, et, si tu vois ma femme, dis-lui que je mourus pour n'avoir pas su vivre sans être aimé de quelqu'un en ce monde. Non, je ne le pourrais point, mon fils Ulenspiegel.

Et Lamme pleura. Et Ulenspiegel fut attendri voyant ce doux courage » (pp. 377-378).

○ Nele

Nele est la **presque sœur** de Thyl. L'explication en est donnée au chapitre 15 du premier livre. Katheline, la mère de Nele, s'est laissée séduire par « un méchant » (liv. I, chap. 8) (dont on aura le fin mot de l'histoire aux chapitres 3 à 6 du livre IV). Le bébé né de cette union sera nourri au sein par Soetkin (qui eut, en même temps que Katheline, un bébé (prénomé Hans) qui mourut rapidement).

Comme l'annonce Katheline (liv. I chap. 5), Nele sera aussi « compagne d'Ulenspiegel et comme lui **immortelle** », elle sera « **le cœur** » de la **Flandre**.

Elle est la **fiancée** de Thyl et représente incontestablement le **symbole de l'amour**.

Même si Thyl est loin d'être fidèle (le roman rapporte bon nombre d'infidélités de notre héros), Nele lui sera toujours dévouée et prête à le sauver.

Ils se marieront d'ailleurs lors d'un événement tragique. On se souvient que Thyl, à cause de son intégrité et parce qu'il ne sait que dire la vérité, s'est attiré les foudres de l'amiral de Lumey qui le condamne à être pendu. Mais Nele arrive soudain, surgissant de nulle part et sauve Thyl d'une mort certaine :

« Le bourreau allait obéir ; une jeune fille toute de blanc vêtue et couronnée de fleurs, monta comme folle les marches de l'échafaud, sauta au cou d'Ulenspiegel et dit :

– Cet homme est mien ; je le prends pour mari.

Et le peuple d'applaudir, et les femmes de crier :

– Vive, vive la fillette qui sauve Ulenspiegel ! » (p. 544)

On notera au passage que cet événement se situe au moment de la prise de Gorcum (aujourd'hui Gorinchem) en 1572 (le chapitre relate la mise à mort des fameux « martyrs de Gorcum ») et qu'en toute « logique », Nele ne peut certes pas apparaître comme « fillette ». C'est donc bien qu'elle et Thyl seront toujours jeunes et immortels car ils sont « le cœur » et « l'esprit » de Flandre.

○ Katheline

Elle est la mère de Nele, la « **bonne sorcière** » (p. 24). Grâce à ce personnage, le destin des héros est annoncé (comme dans la célèbre prolepse narrative du chapitre 5 du premier livre) et on assiste aux visions et aux scènes de sabbat.

Elle est aussi la **sorcière séduite** par un méchant gentilhomme du nom de Joos Damman et que Katheline appellera Hanske.

Elle sera **torturée** à deux reprises, d'abord par le feu (pour avoir soi-disant empoisonné une vache qu'elle cherchait en réalité à soigner, liv. I, chap. 38) et condamnée à trois ans de **bannissement**, puis par l'eau (au moment du procès de son amant maléfique, liv. IV, chap. 6).

Se rattache à ce personnage l'étude des procès de sorcellerie à laquelle s'est livrée De Coster quand il travaillait aux Archives du Royaume.

○ Claes et Soetkin

Les parents de Thyl sont des **gens simples et bons** :

« On appelait à Damme le père d'Ulenspiegel Claes le *Kooldraeger* ou charbonnier : Claes avait le poil noir, les yeux brillants, la peau de la couleur de sa marchandise, sauf le dimanche et les jours de fête, quand il y avait abondance de savon en la chaumière. Il était petit, carré, fort et de face joyeuse » (p. 22).

Le portrait du chapitre 5 du premier livre dit le célèbre : « Claes est ton **courage**, noble peuple de Flandre, Soetkin **ta mère vaillante**. » On retrouve encore **les valeurs** accolées à ces deux personnages.

Mais ce seront aussi les **deux victimes** que Thyl cherchera à venger en libérant « la terre des pères ». Claes, grâce à son frère Josse qui s'est converti à la religion réformée, deviendra riche quand celui-ci s'engagera définitivement chez les Hérétiques (liv. I, chap. 51). Ce sera cette richesse qui le fera dénoncer par son voisin Josse Grypstuiver, le poissonnier. Claes l'avait bien compris au moment de l'affichage des placards royaux :

« Ils vont renouveler les cruels placards de l'empereur. La mort va de nouveau planer sur la terre de Flandre. Les dénonciateurs auront la moitié des biens des victimes, si les biens n'excèdent pas cent florins carolus.

– Nous sommes pauvres, dit-elle.

– Pauvres, dit-il, pas assez. Il est de ces viles gens, vautours et corbeaux vivant des morts, qui nous dénonceraient aussi bien pour partager avec Sa Sainte Majesté un panier de charbon qu'un sac de carolus » (p. 31).

Et c'est bien ce qui arriva à Claes. Il fut accusé d'avoir tenu des propos hérétiques avec le cavalier qui lui apporta l'argent de son frère et que Claes avait hébergé chez lui pendant une semaine. Lors de son procès et de sa mise à mort, il critique la religion et, à ce titre, peut être considéré comme le seul personnage de *La Légende* à tenir des **propos orientés idéologiquement** :

« Claes répondit que son corps était à Sa Majesté Royale, mais que sa conscience était à Christ, dont il voulait suivre la loi. Le bailli lui demanda si cette loi était celle de notre mère sainte Église. Claes répondit :

– Elle est dans le saint Évangile.

Sommé de répondre à la question de savoir si le pape est le représentant de Dieu sur la terre :

– Non, dit-il.

Interrogé s'il croyait qu'il fût défendu d'adorer les images de Madame la Vierge et de Messieurs les saints, il répondit que c'était de l'idolâtrie » (p. 186).

Après la mort de Claes⁶¹, Thyl ira avec Soetkin recueillir les cendres de son père (dans le très beau passage fantastique du chapitre 75 du livre I).

Plus tard, après que Katheline a avoué à son amant où était dissimulée la fortune de Claes, Soetkin meurt de chagrin (liv. I, chap. 83).

○ Philippe II

Ce personnage, qualifié de « vampire », « d'araignée », est **le personnage incarnant le mal absolu** dans *La Légende*. Si ce sont ses décisions politiques et religieuses qui impliquent les aventures des personnages positifs, on ne peut pas dire que ses apparitions dans le roman le montrent véritablement en action.

Il s'agirait plutôt de le **caractériser** et **d'illustrer** sa noirceur d'âme, ses vices et sa folie.

Ces portraits figurent surtout dans le **premier livre** où un parallèle est presque à chaque fois établi, dans le chapitre qui le suit ou le précède, avec Thyl, afin de mieux faire contraster les deux personnages (qui naissent le même jour).

Les passages (parfois « hauts en couleur ») où figurent Philippe II sont les suivants :

- livre I, chapitres 5, 7, 18, 22, 25, 30, 39, 45, 52.
- livre II, chapitre 5.
- livre III, chapitres 24, 41.
- livre IV, chapitre 15.

Les chapitres où Thyl est présenté dans un **parallélisme** évident avec Philippe sont, par exemple :

- livre I, chapitre 22.
- livre I, chapitre 23.

⁶¹ Qui survient en même temps que celle de Charles Quint... !

6. Les séquences de cours

Savoirs, savoir-faire et compétences à enseigner par la lecture (intégrale ou partielle) du roman *La Légende d'Ulenspiegel* :

- * découvrir les XVI^e et XIX^e siècles du point de vue histoire, politique et littéraire ;
- * aiguïser son esprit d'analyse et de synthèse ;
- * développer sa créativité (via la conception d'un portrait) ;
- * créer des liens entre différents médias (texte/matériau iconographique).

Les activités proposées ci-dessous chercheront à mettre en pratique les différents points abordés dans les pages d'analyse ci-dessus.

6.1. Positionnement politique de De Coster

○ Se documenter

- ✓ Sur Internet et/ou en bibliothèque, faire une recherche sur le contexte historique, politique, religieux et social de la **Belgique dans la seconde moitié du XIX^e siècle** et sur l'histoire des **Pays-Bas espagnols au XVI^e siècle**.
- ✓ Comprendre les **idées politiques présentes en Belgique** à l'époque de De Coster :
 - catholicisme conservateur,
 - complexité du parti libéral entre conservatisme et réformisme.Un exposé en classe pourrait être mené par les élèves.
- ✓ Montrer vers quelle **tendance socio-politique se situe De Coster** à travers les discours ou les comportements de ses personnages. Pour ce faire, le professeur attirera l'attention des élèves sur les passages de *La Légende d'Ulenspiegel* suivants :
 - la « Préface du hibou » (allusion à Napoléon III, aux hypocrisies et injustices politiques et religieuses) ;
 - la parabole de « Thyl et l'oiseau » au chapitre 29 du livre I ;
 - les propos des personnages et les oppositions qu'ils révèlent avec le pouvoir politique et religieux, dans les chapitres 5, 7, 10 ou 12 du livre I, par exemple.

○ Approche interdisciplinaire

Afin de montrer ce que le chef-d'œuvre de De Coster a d'universel dans les luttes contre toute forme d'oppression (il était, pour cette raison, un livre de chevet en URSS), le professeur exploitera avec les élèves les **ressources iconographiques** disponibles, à commencer par le tableau *Le Massacre des Innocents* de Bruegel réalisé en 1565. Ce tableau est une mise en scène, via l'illustration du sujet biblique, de l'exploitation d'un peuple (les « Belges » des Pays-Bas du XVI^e siècle) par la soldatesque d'un autre (l'armée espagnole, ici représentée par Bruegel en lieu et place des soldats d'Hérode).



Le Massacre des Innocents de Bruegel (1565) © Wikimedia⁶²

6.2. Positionnement littéraire de De Coster

○ Particularités linguistiques (langue et style)

Avec cette activité, les élèves tâcheront de comprendre la situation de De Coster (et finalement celle des auteurs belges d'après 1830) par rapport au **champ littéraire français**⁶³ :

vouloir se démarquer de la France et revenir à un état de la langue française d'avant le « polissage » linguistique du XVII^e siècle français (la période classique qui délaisse les inventions baroques de la langue de Rabelais).

Dans le but de **synthétiser** l'originalité de l'œuvre (et ses influences) au sein d'une fiche récapitulative (en listant les éléments les plus représentatifs), le professeur demandera aux élèves de travailler en classe les textes suivants :

⁶² Disponible sur : [https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/thumb/2/21/BRUEGEL_the_Elder_Pieter_-_Massacre_of_the_Innocents_\(1565-7\).JPG/1280px-BRUEGEL_the_Elder_Pieter_-_Massacre_of_the_Innocents_\(1565-7\).JPG](https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/thumb/2/21/BRUEGEL_the_Elder_Pieter_-_Massacre_of_the_Innocents_(1565-7).JPG/1280px-BRUEGEL_the_Elder_Pieter_-_Massacre_of_the_Innocents_(1565-7).JPG) (page consultée le 13 juin 2016).

⁶³ Cf. *infra*, section « Annexe 1 ».

- des extraits du roman (ou de l'œuvre en entier)
- la fin de la « Préface du hibou », qui montre ces « hiboux », « cousins en littérature » de Bubulus Bubb, « gens comme il faut », en lesquels il faut voir les écrivains français garants du bon goût et de la « belle langue » française classique auxquels s'attaque ce « poète téméraire » qu'est De Coster⁶⁴ :

« Regarde autour de toi, poète provincial, et compte, si tu le peux, les hiboux de ce monde ; songe s'il est prudent d'attaquer, comme tu le fais, la Force et la Ruse, ces reines hiboues. Rentre en toi-même, fais ton meâ culpâ et sollicite à genoux ton pardon.

Tu m'intéresses pourtant par ta confiante étourderie ; aussi, malgré mes habitudes connues, je te préviens que je vais de ce pas dénoncer la crudité et les audaces de ton style à mes cousins en littérature, forts en plume, en bec et en lunettes, gens prudents et pédants, qui savent de la façon la plus aimable, la plus « comme il faut », avec beaucoup de gaze et de manchettes, raconter aux jeunes personnes des histoires d'amour qui ne viennent pas seulement de Cythère, et qui vous forment en une heure, sans qu'on y voie rien, l'Agnès⁶⁵ la plus rétive. O poète téméraire qui aimes tant Rabelais et les vieux maîtres, ces gens-là ont sur toi cet avantage, qu'ils finiront par user la langue française à force de la polir » (pp. 12-13).

- un extrait de la lettre à Elisa n° 28 :

« Sais-tu ce que je veux : j'ai une passion, moi, elle est pour les Allemands et pour G.Sand. Puis j'aime Hoffman, j'aime Schiller, j'aime toute cette littérature pensive, douce, pleine de cœur et de passion, qui fait si bien rêver : j'aime ses poètes qui savent si bien peindre l'amour comme le rêve. Voilà pourquoi j'aime les Allemands ; je les aimerai toujours parce qu'il est dans ma nature de les aimer.

[La littérature française, au contraire], c'est la littérature du doute, c'est le mépris profond de la femme, avec des flatteries de chien-couchant, c'est l'homme sans cœur parlant de sentiments qu'il n'a jamais éprouvés, c'est l'homme que rien ne remue et qui n'aime qu'une chose, parler et parler bien. L'Allemand souffre, pense et rêve, il est artiste au fond du cœur, il aime d'amour tout ce qui est beau ; le laid le fait souffrir, le mal l'indigne, la blague le révolte.

J'aime les Allemands, non pour leur forme que je ne puis comprendre, puisque je ne sais pas leur langue, mais pour ce fond d'amour, de rêverie, de douceur, qui est dans tout ce qu'ils font. C'est un peuple courageux et grand qui sait aimer et prier, et c'est ce que les Français ne savent pas faire. Il n'y a qu'un homme que j'aime en France, c'est Molière, et puis c'est tout, j'étudie les autres...⁶⁶ »

- des textes d'auteurs belges qui se montrent « plus français que la France » et recherchent une langue hypercorrecte, comme par exemple le très beau roman de Francis Walder (Prix Goncourt 1958), *Saint Germain ou la négociation* qui a pour cadre la même époque que celle de *La Légende* et touche aussi aux guerres de religion

⁶⁴ Cette fin « ne manque pas de se référer à Rabelais et à la vieille langue française pour rappeler que la tradition classique n'a rien d'ontologique mais est le fruit d'une politique qui a réussi, mais ne convient pas forcément aux cousins des Français. » (in QUAGHEBEUR M., *Histoire, forme et sens en littérature. La Belgique francophone*, op. cit., p. 92).

⁶⁵ Il s'agit du personnage d'Agnès, la jeune fille innocente de *L'École des femmes* de Molière.

⁶⁶ DE COSTER Ch., *Lettres à Elisa*, texte établi, présenté et annoté par Raymond Trousson, Bruxelles, Labor, 1994.

- des extraits de Rabelais
- des extraits d'œuvres auxquelles s'oppose De Coster
- des extraits de romantiques français comme Victor Hugo (avec la pièce de théâtre en cinq actes *Ruy Blas* ou le long poème « Réponse à un acte d'accusation » du recueil *Les Contemplations*)

○ Particularités descriptives : le portrait

Comme nous l'avons vu dans l'analyse, la description des personnages constitue tout un art chez De Coster. Au départ des notes prises par les élèves (adjectifs et expressions) au fil de leur lecture à propos de la psychologie et le physique des différents protagonistes (ou l'un de leur choix : Thyl, Lamme, Nele, Katheline, Claes, Soetkin), ils seront amenés à **réaliser le portrait** de ce(s) dernier(s) au moyen de l'iconographie.

Pour personnifier les personnages (sous forme de collage de photos/images/illustrations), les élèves seront libres d'utiliser aussi bien des tableaux du XVI^e siècle que les représentations d'icônes actuelles.

En guise d'entraînement, les élèves pourront dans un premier temps « tirer le portrait » de Philippe II au départ des nombreuses descriptions du personnage présentes dans le roman (chapitre 5 du livre II ; chapitres 24 et 41 du livre III). Voici un extrait de la première, avec quelques notes de vocabulaire :

« Le roi Philippe, morne, paperassait⁶⁷ sans relâche, tout le jour, voire la nuit, et barbouillait papiers et parchemins. À ceux-là il confiait les pensées de son cœur dur. N'aimant nul homme en cette vie, sachant que nul ne l'aimait, voulant porter seul son immense empire, Atlas dolent, il pliait sous le faix⁶⁸. Flegmatique et mélancolique, ses excès de labeur rongeaient son faible corps. Détestant toute face joyeuse, il avait pris en haine nos pays pour leur gaieté ; en haine nos marchands pour leur luxe et leur richesse ; en haine notre noblesse pour son libre-parler, ses franches allures, la fougue sanguine de sa brave jovialité. Il savait, on le lui avait dit, que, longtemps avant que le cardinal de Cousa eût, vers l'an 1380, signalé les abus de l'Église et prêché la nécessité des réformes, la révolte contre le pape et l'Église romaine, s'étant manifestée en nos pays sous différentes formes de secte, était dans toutes les têtes comme l'eau bouillante dans un chaudron fermé.

Mulet obstiné, il croyait que sa volonté devait peser comme celle de Dieu sur l'entier monde ; il voulait que nos pays, désaccoutumés d'obéissance, se courbassent sous le joug ancien, sans obtenir nulle réforme. Il voulait Sa Sainte Mère Église catholique, apostolique et romaine, une, entière, universelle, sans modification ni changements, sans nulle autre raison de le vouloir que parce qu'il le voulait, agissant en ceci comme femme déraisonnable, la nuit se démenant sur son lit comme sur une couche d'épines, sans cesse tourmenté par ses pensées.

⁶⁷ Néologisme tiré de « paperasse ».

⁶⁸ Poids, fardeau.

– Oui, Monsieur saint Philippe, disait-il, oui, Seigneur Dieu, dussé-je faire des Pays-Bas une fosse commune et y jeter tous les habitants, ils reviendront à vous, mon benoît⁶⁹ patron, à vous aussi, Madame vierge Marie, et à vous, Messieurs les saints et saintes du paradis.

Et il tenta de le faire comme il le disait, et ainsi il fut plus romain que le pape et plus catholique que les conciles.

Et Ulenspiegel et Lamme, et le peuple de Flandre et des Pays-Bas, angoisseux⁷⁰, croyaient voir de loin, dans la sombre demeure de l'Escorial, cette araignée couronnée, avec ses longues pattes, les pinces ouvertes, tendant sa toile pour les envelopper et sucer le plus pur de leur sang.

Quoique l'Inquisition papale eût, sous le règne de Charles, tué, par le bûcher, la fosse et la corde, cent mille chrétiens ; quoique les biens des pauvres condamnés fussent entrés dans les coffres de l'empereur et du roi, ainsi que la pluie en l'égout, Philippe jugea que ce n'était point assez ; il imposa au pays les nouveaux évêques et prétendit y introduire l'Inquisition d'Espagne.

Et les hérauts⁷¹ des villes lurent partout à son de trompe et de tambourins des placards⁷² décrétant pour tous hérétiques, hommes, femmes et fillettes, la mort par le feu pour ceux qui n'abjureraient point leur erreur, par la corde pour ceux qui l'abjureraient. Les femmes et fillettes seraient enterrées vives, et le bourreau danserait sur leurs corps.

Et le feu de résistance courut par tout le pays » (pp. 257-258).

6.3. Positionnement historique de De Coster

Après avoir pris connaissance du **résumé du livre** proposé dans ce dossier, le professeur divisera la classe en cinq groupes qui étudieront chacun l'une des cinq parties du roman.

En se concentrant sur les chapitres listés dans le tableau ci-dessous, les élèves devront déterminer avec la plus grande exactitude possible la (les) **date(s) de l'événement historique** décrit dans le chapitre correspondant (annonce de bataille ; naissance, mariage ou mort d'un personnage historique ; événement historique « célèbre », etc.).

Le tableau ci-contre comprend aussi les « solutions ». Dans la section « Annexe 2 », le professeur trouvera un résumé des événements les plus importants.

Au départ des différentes dates recensées, une **frise historique** reprenant les éléments de l'histoire de Thyl et les éléments historiques authentifiés pourrait être réalisée et affichée sur les murs de la classe. Afin de la rendre attrayante, les élèves pourront l'agrémenter d'images de tableau ou de dessin illustrant l'événement en question (cf. Wikimedia).

⁶⁹ Doux, pieux, mielleux, cauteleux, onctueux.

⁷⁰ Néologisme.

⁷¹ Celui qui annonçait les messages officiels dans les hameaux et villages.

⁷² Affiches, pancartes.

Tableau des chapitres, événements, dates

Livre I		
Chapitre 7	Naissance de Philippe II Sac de Rome	1527
Chapitre 28	Révolte de Gand	1540
Chapitre 39	Vingt-neuf ans de Philippe II	1556
Chapitre 45	Mariage de Philippe avec Marie Tudor	1554-1558
Chapitre 58	Abdication de Charles Quint	25 octobre 1555
Chapitre 79	Mort de Claes et de Charles Quint	1558
Livre II		
Chapitre 6	Les « Gueux » devant Marguerite de Parme	5 avril 1566
Chapitre 15	Iconoclastes de la cathédrale d'Anvers	19 août 1566
Chapitre 20	Arrivée du duc d'Albe à Bruxelles	22 août 1567
Livre III		
Chapitre 4	Décapitation des comtes	5 juin 1568
Chapitre 15	Bataille de Quesnoy-le-comte	12 novembre 1568
Chapitre 41	Complot de Roberto di <u>Rodolfi</u>	1571
Livre IV		
Chapitre 1	Prise de la <u>Briele</u>	1 ^{er} avril 1572
Chapitre 8	Saints martyrs de Gorkum	9 juillet 1572
Chapitre 10	Saint-Barthélemy	24 août 1572
Chapitre 11-12	Siège d'Haarlem et défaite	14 juillet 1573
Chapitre 22	Départ du duc d'Albe	1573
Livre V		
Chapitre 2	Arrivée de <u>Requesens</u> Pacification de Gand	1573 1576
Chapitre 8	Acte de la Haye (destitution de Philippe II) Assassinat de Guillaume d'Orange	1581 1584

Prolongements possibles :

→ travailler l'image du couple masculin en littérature (Don Quichotte et Sancho Pança, Don Juan et Sganarelle, Jacques et son maître, etc.)

→ montrer comment le « mythe du XVI^e siècle » se retrouve chez d'autres écrivains du XX^e siècle comme :

– Michel de Ghelderode (*Le Soleil se couche*⁷⁴ ; *Escorial*⁷⁵)

– Dominique Rolin (*L'Enragé*⁷⁶)

– Marguerite Yourcenar (*L'Œuvre au noir*)

→ visiter (avec lecture de textes) les lieux en rapport avec De Coster tels que :

– le monument Charles De Coster par Charles Samuël à la place Flagey

– sa tombe au cimetière d'Ixelles

– la maison de sa mort, située rue de l'Arbre-Bénit

→ comparer *La Légende* à d'autres « premières » œuvres de la littérature francophone et montrer que toutes ces œuvres se distinguent, par l'originalité de leur langue, de la « norme française ». Nous pensons entre autres à :

– *Nedjma* de Kateb Yacine (littérature algérienne)

– *Les Soleils des indépendances* de Ahmadou Kourouma (littérature ivoirienne)

→ lire des passages d'autres œuvres littéraires européennes en rapport avec le XVI^e siècle :

– *Egmont* de Goethe (+ écouter la version musicale de Beethoven (opus 84))

– *Don Carlos* de Schiller

– *La Reine Margot* d'Alexandre Dumas (+ regarder le film de Patrice Chéreau)

– les œuvres musicales de Richard Strauss (*Till Eulenspiegels lustige Streiche*)

→ explorer l'émission « La Légende de Thyl Ulenspiegel » par J.-P. Lavaud et D. Blampain (1984) (disponible aux Archives et Musée de la littérature (AML) sous la cote de rangement MLVE 00007)

→ travailler sur les images et le récit des adaptations cinématographiques :

– film russe de Aleksandr Alov et Vladimir Naoumov (1977)

– film français de Gérard Philippe (1956)

⁷⁴ Bruxelles, Espace Nord, n° 182.

⁷⁵ Bruxelles, Espace Nord, n° 9.

⁷⁶ Bruxelles, Espace Nord, n° 26.

7. La documentation

7.1. Titres consultés

BERG Ch. et HALEN P. (dir.), *Littératures belges de langue française. Histoire & Perspectives (1830-2000)*, Bruxelles, Le Cri, 2000.

BERTRAND J.-P., BIRON M., DENIS B. *et al.* (dir.), *Histoire de la littérature belge francophone (1830-2000)*, Paris, Fayard, 2003.

BLANCART-CASSOU J. et GOUSSEAU J., « Charles De Coster à l'écran », in *La littérature belge de langue française : au-delà du réel*, Université Paris-Nord (Centre d'études littéraires francophones et comparées), Paris, L'Harmattan, 1995, pp. 163-177.

DENIS B. et KLINKENBERG J.-M., *La Littérature belge. Précis d'histoire sociale*, Bruxelles, Espace Nord, n° 211, 2005.

FROIDCOURT G. (de), *La légende de l'origine de Charles De Coster ou comment on écrit l'histoire*, Liège, éditions de la revue La vie wallonne, 1960.

GUIETTE R., *Charles De Coster, La Légende d'Ulenspiegel*, Bruxelles, ASEDI (section littéraire Bordas), 1969.

HANSE J., *Naissance d'une littérature*, Bruxelles, Labor, coll. « Archives du futur », 1990.

HANSE J., *Charles De Coster*, Bruxelles, La Renaissance du livre, 1928.

KLINKENBERG J.-M., *Style et archaïsme dans La Légende d'Ulenspiegel de Charles De Coster*, Bruxelles, Palais des Académies, 1973.

KLINKENBERG J.-M., « Lecture », in DE COSTER Ch., *La Légende d'Ulenspiegel*, Bruxelles, Espace Nord, n° 113, 2016.

KLINKENBERG J.-M., *Charles De Coster*, Bruxelles, Labor, coll. « Un livre, une œuvre », 1985.

TROUSSON R., *L'Affaire De Coster-Van Sprang*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises, 1990.

TROUSSON R., *Charles De Coster ou la Vie est un songe*, Bruxelles, Labor, coll. « Archives du futur », 1990.

TROUSSON R., *Charles De Coster, journaliste à l'Uylenspiegel*, Bruxelles, Espaces de libertés (éditions du Centre d'action laïque), 2007.

QUAGHEBEUR M., *Histoire, forme et sens en littérature. La Belgique francophone*, t. 1 : « L'engendrement (1815-1914) », Bruxelles, PIE Peter Lang, coll. « Documents pour l'Histoire des Francophonies », 2015.

QUAGHEBEUR M., « L'invention en français d'une forme non française : De Coster et *La Légende d'Ulenspiegel* », in *Littérature di frontiere. Littérature frontalières*, II, n° 2, luglio/dicembre 1992, pp. 65-75.

QUAGHEBEUR M., *Balises pour l'histoire des lettres belges*, Bruxelles, Espace Nord, n° 150, 1998.

VAN DER PERRE P., *Les premières éditions de La Légende d'Ulenspiegel de Charles De Coster*, Bruxelles, Chez l'auteur, 1935.

7.2. Éditions de *La Légende d'Ulenspiegel*

○ Éditions originales

Charles DE COSTER, *La Légende d'Ulenspiegel*, ouvrage illustré de quatorze eaux-fortes inédites, Bruxelles, A. Lacroix, Verboeckhoven & Co, 1867.

Charles DE COSTER, *La Légende et les aventures héroïques, joyeuses et glorieuses d'Ulenspiegel et de Lamme Goedzak au pays de Flandre et ailleurs*, ouvrage illustré de trente-deux eaux-fortes inédites, Bruxelles, A. Lacroix, Verboeckhoven & Co, 1869. (Cette « deuxième édition » est en fait une simple remise en vente de l'originale, avec un nouveau titre, une nouvelle couverture illustrée, de nouvelles eaux-fortes, une préface, une table des planches.)

○ Éditions modernes

Charles DE COSTER, *La Légende et les aventures héroïques, joyeuses et glorieuses d'Ulenspiegel et de Lamme Goedzak au pays de Flandre et ailleurs*, édition définitive établie et présentée par Joseph Hanse, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1959 ; deuxième édition revue avec de nouvelles notes et variantes, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1966.

Charles DE COSTER, *La Légende et les aventures héroïques, joyeuses et glorieuses d'Ulenspiegel et de Lamme Goedzak au pays de Flandre et ailleurs*, édition définitive établie et présentée par Jean-Marie Klinkenberg, Bruxelles, Espace Nord, 2017.

8. Annexes

8.1. Annexe 1 : éléments d'histoire littéraire

Dans son article « La production littéraire en Belgique francophone : esquisse d'une sociologie historique »⁷⁷, Jean-Marie Klinkenberg distingue **trois périodes** d'une histoire dominée par les rapports avec le voisin français et son champ littéraire.

- 1830-1918 : période « centrifuge » / « thèse »

Volonté de construire une littérature nationale distincte de celle de la France. Notion de « l'âme belge » définie par Edmond Picard : mélange de tempéraments latin et germanique qui se rencontrent sur son territoire, la Belgique se distinguerait par une « nordicité » qui imprènerait toute la production littéraire. Cela conduira à une « survalorisation paradoxale de la composante culturelle flamande du pays, sans cesse convoquée comme définitoire d'une identité belge qui ne trouve pourtant son expression légitime qu'en français ».

- 1918-1960 environ : période « centripète » / « antithèse »

Sous la pression des revendications politiques et culturelles flamandes, la façade unitaire du pays va s'effriter de plus en plus ; la Belgique est désormais divisée en deux communautés linguistiques et le mythe nordique vole en éclat (accentué par la tragédie de la Première Guerre mondiale). Sans le secours du mythe de « l'âme belge », les écrivains se tournent alors vers Paris et la France, source de leur identité culturelle et littéraire. La littérature belge devient alors partie intégrante du domaine français comme l'affirme le *Manifeste* du Groupe du Lundi en 1937, le texte le plus représentatif de cette tendance.

- Fin des années 1960 : période de « synthèse »

Le processus de fédéralisation est en marche ; les francophones recherchent des institutions politiques capables de leur faire prendre leur avenir en main ; retour des préoccupations identitaires. Cette situation ne se traduit pas en littérature par un repli sur soi mais génère une attitude mixte, dialectique, où l'on retrouve des traits des deux phases précédentes : le marquage identitaire, formulé la plupart du temps sous une forme interrogative, n'exclut pas la volonté d'insertion dans l'espace français, lui-même plus ouvert à l'altérité culturelle.

⁷⁷ In *Littérature*, n° 44 : « L'institution littéraire II », 1981, pp. 31-55.

8.2. Annexe 2 : quelques événements historiques majeurs

En deux mots :

L'essor des Pays-Bas au XVI^e siècle a créé une bourgeoisie de plus en plus prospère. Au début du siècle, surviennent les premiers troubles causés par les classes en voie d'émergence qui réclament de nouvelles libertés. L'humanisme, porteur d'une liberté de pensée, et la critique posée par le protestantisme, fournissent les clés idéologiques. Au début, les « Gueux » – des nobles – entendent rester fidèles à la couronne espagnole mais l'intolérance espagnole exacerbe rapidement les oppositions : une véritable révolution éclate, prenant un tour plus national et populaire. Ce sont ces événements qui mèneront à l'indépendance des Pays-Bas du Nord (la future Hollande), le Sud (la Belgique) restant sous domination espagnole jusqu'en 1713 (Traité d'Utrecht) (où les territoires de la future Belgique passeront sous les Habsbourg d'Autriche).

En quelques dates :

Fin du XVI^e siècle : Philippe II change complètement le mode d'intendance de son père, Charles Quint, par son intransigeance et son absolutisme radical. Il veut détruire l'autonomie des Dix-Sept Provinces et centraliser son pouvoir. À la guerre politique qui va éclater s'ajoute une guerre religieuse : l'Inquisition s'attaque aux calvinistes et aux anabaptistes. Au début, cet élément religieux n'est pas le moteur de la révolte : c'est au niveau de la noblesse que provient la première réaction. Le comte d'Egmont et le prince Guillaume d'Orange s'opposent aux Espagnols et, transcendant les divergences religieuses, un *compromis* est trouvé, en **1566**, entre protestants et catholiques pour lutter contre l'Inquisition.

5 avril 1566 : 400 confédérés se dirigent vers le Palais de Bruxelles afin de remettre à la régente des Provinces-Unies une pétition contre les placards qui symbolisent l'Inquisition. Les signataires du « Compromis des nobles » obtiennent un nom qui permettra de les unir à la masse : les Gueux.

Bien vite, de violentes insurrections éclatent partout dans les Pays-Bas, lutte des pauvres contre les riches plus que protestants contre églises catholiques. Grande pénurie de céréales en 1566... La noblesse (« les Gueux ») prend un peu de distance par rapport à ces troubles.

1567 : arrivée du duc d'Albe, sorte d'ange exterminateur, pour écraser les rébellions et l'hérésie religieuse. Institution du « Conseil des Troubles », au mépris des libertés et des coutumes nationales. En trois ans, on déplore 8 000 exécutions.

5 juin 1568 : exécution des comtes d'Egmont et de Hornes sur la place du marché à Bruxelles.

Guillaume d'Orange devient alors le chef incontesté de la résistance.

1572 : les révoltés prennent définitivement la Hollande et la Zélande.

1572 : levée de l'impôt du « dixième denier » par le duc d'Albe (*cf.* DE COSTER Ch., *La Légende d'Ulenspiegel*, *op. cit.*, liv. IV, chap. 2).

1^{er} avril 1572 : prise du port de la Brielle (*cf. ibid.*, liv. IV, chap. 1).

14 juillet 1573 : défaite de Haarlem après un siège de 7 mois (*cf. ibid.*, liv. IV, chap. 12).

1573 : départ du duc d'Albe (*cf. ibid.*, liv. IV, chap. 22 ; liv. V, chap. 2). Luis de Requesens prend sa place (*cf. ibid.*, liv. V, chap. 2). À sa mort en 1576, ce sera l'arrivée du demi-frère de Philippe II, Don Juan d'Autriche.

1574 : siège de Leyde qui résiste vaillamment aux Espagnols (*cf. ibid.*, liv. IV, chap. 22).

Entre 1574 et 1576 : la révolte populaire s'amplifie contre les troupes espagnoles.

Novembre 1576 : sac d'Anvers connue comme « la furie espagnole ».

8 novembre 1576 : pacification de Gand. Les Dix-Sept Provinces s'unissent, se jurent paix et amitié et se promettent de supprimer les placards contre les hérétiques et de chasser les Espagnols.

23 septembre 1577 : Guillaume le Taciturne fait son entrée triomphale dans Bruxelles.

Arrivée du successeur de Don Juan et autre demi-frère de Philippe II, Alexandre Farnèse. Manœuvre pour mettre fin au Traité de Gand. Il unit les « wallons malcontents » (*cf. ibid.*, liv. V, chap. 2) et parvient à disloquer les Dix-Sept Provinces-Unies.

6 janvier 1579 : signature du Traité d'Arras (Provinces catholiques du Sud : actuels Belgique, États de Hainaut, Artois et Douai) auquel Guillaume d'Orange réplique.

23 janvier 1579 : réplique de Guillaume d'Orange par l'Union d'Utrecht (la Frise, Hollande, Zélande, Utrecht, Gueldre, Overijssel, Groningue ainsi que plusieurs villes du Sud, majoritairement protestantes).

26 juillet 1581 : Acte de La Haye, les Provinces-Unies ne reconnaissent plus Philippe II pour leur roi car celui-ci les a « abandonnées » (*cf. ibid.*, liv. V, chap. 8).

1583 : attaque française d'Anvers par Philippe duc d'Anjou (frère du roi Henri III et pressenti... pour devenir roi des Provinces-Unies).

10 juillet 1584 : assassinat de Guillaume d'Orange (*cf. ibid.*, liv. V, chap. 8).

17 août 1585 : capitulation d'Anvers après la reprise de l'offensive par Alexandre Farnèse.

1648 : Traité de Munster qui met fin à la Guerre de Quatre-Vingts ans, reconnaissance officielle par l'Espagne des Sept Provinces-Unies. Elles connaîtront leur siècle d'or alors que la « future Belgique » sera soumise à l'Espagne jusqu'au Traité d'Utrecht de 1713.

Le roi d'Espagne cède en outre les bouches de l'Escaut aux Provinces-Unies, ce qui condamne à l'asphyxie le port d'Anvers.

8.3. Annexe 3 : documentaire « La légende continue : Ulenspiegel, 150 ans après De Coster »

Au printemps 2017, pour fêter les 150 ans de *La Légende d'Ulenspiegel* de Charles De Coster, les Archives et musée de la littérature ont promené leurs caméras à Damme (la ville du héros) et à Bruxelles (celle de l'auteur) pour comprendre ce qu'il reste de cette œuvre fondatrice des lettres belges.



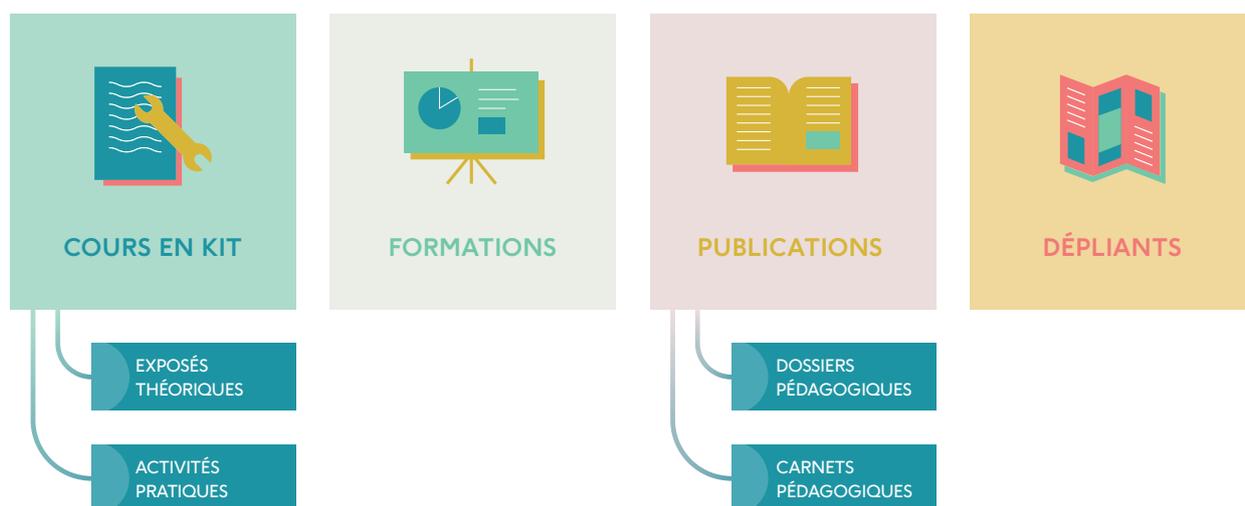
Réalisation : Alice Piemme et Rafael Serenellini

Production : Archives & Musée de la Littérature (2017)

À découvrir sur Youtube : www.youtube.com/watch?v=_UEksnwOwB4&feature=share
(page consultée le 9 octobre 2017)

Découvrez l'offre didactique de la collection sur l'**espace pédagogique** du site

www.espacenord.com !



Des outils téléchargeables **gratuitement** à destination
des professeurs de français du secondaire.